ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

TRAITE'
DES FIEVRES
MALIGNES ET POURPRE'ES;

Dans lequel on propoſe un Syſtéme nouveau ſur la nature de ces mêmes fiévres, qui explique mécaniquement tous les ſymptomes; d'où reſulte la maniere préciſe de les guérir, non pas par l'uſage de la ſaignée, des Acides & de la Glace, mais par celui des Diaphorétiques, ou remedes propres à faire tranſpirer.

Par M. FRANCOIS RAYNAUD, *Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier.*

A CARPENTRAS,
Chez BARTHELEMY RAVASI.

M. DC. XCV.
AVEC PERMISSION.

MONSEIGNEUR,

A

MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR,

DE LAMOIGNON,
Chevalier, Comte de Launay-Courſon, Seigneur de Bris, Vaugrigneuſe, Chavagne, la Mothe-Chaudenier, Beuze & autres Lieux, Conſeiller d'Etat, & Intendant en la Province de Languedoc.

MONSEIGNEUR,

Quoique la Medecine ſoit

d'elle même ſans abus, il eſt néanmoins vrai, que pluſieurs ſe mélans de l'exercer, y en ont introduit de tres-pernicieux; & j'en connois dans la cure ordinaire des fiévres malignes, que j'entreprens de reformer, I'oſe, MONSEIGNEUR, Vous preſenter ce petit Traité que j'ai compoſé ſur cette matiére, non pour le garantir de la cenſure, mais comme une preuve de mes profonds reſpects. Je ſçai qu'on eſt Critiqué quand on veut changer une pratique établie, ſur tout en cette Profeſ-

sion, où les moindres défauts sont d'une si funeste conſequence, où chacun regarde la nouveauté, comme un ſanglant reproche de ſa conduite, & tache de s'en mettre à couvert par toutes ſortes de voyes; dans ce deſſein qui peut écrire écrit ordinairement ſans moderation; ſi bien qu'un Medecin qui veut preferer ſon repos au bien du public, doit ſe contenter de démeler le vrai d'avec le faux, & ſe ſervir de ſes lumieres ſans les communiquer, ni decouvrir les er-

reurs d'autrui, pour ne pas s'attirer des ennemis. Cette consideration m'auroit possible imposé silence, si les maladies qui sont le sujet de ce Traité étoient moins communes qu'elles ne le sont depuis quelque tems dans le Royaume, & dans les Armées de nostre Invincible Monarque : Mais je n'ai pû m'arrester, s'agissant de la conservation des fidelles sujets de LOUIS LE GRAND, *toûjours Victorieux, Juste & inimitable. Animé de ce zele & comme forcé de mettre cet*

EPITRE.

Ouvrage au jour, je ne ſçaurois le preſenter à perſonne avec tant de raiſon qu'à Vous, MONSEIGNEUR, *qui êtes le Miniſtre le plus vigilant, le plus exact, le plus integre, le plus prudent, & le plus habile qu'il y ait en la Province. Sa Majeſté infaillible dans ſes chois, aïant jetté les yeux ſur Vous pour regler celle-ci, la plus conſiderable de toutes, & où il nait preſque à tout moment des affaires d'une grande importance pour l'Etat; cela ſeul*

justifie la verité de ce que je viens d'avancer, & ce que vous y avez fait en a convaincu tout le monde. Vous avez reprimé les abus qui s'y étoient gliſſez, avec autant de fermeté que de penetration; de prudence que de ſçavoir; de clemence que de juſtice; en un mot ſi heureuſement, que ceux meſme qui ſouhaitoient paſſionnément la continuation de ces deſordres, ont été contrains d'admirer voſtre procedé. Quiconque aura penſé d'attaquer ce pre-

mier essay de ma plume, se souviendra à la veüe de vostre Illustre & Fameux Nom, que les abus ne sont pas d'eternelle durée & qu'il est loisible & loüable de les reformer, lorsqu'on le fait avec douceur : si on veut passer outre, je sçaurai me defendre, & quelle peine qui puisse m'en venir, je m'estimerai heureux, & croirai glorieux pour moy, d'avoir en cela travaillé à la conservation des troupes de mon Roy, & eu par ce moïen occasion de vous assurer

EPITRE.

publiquement que je ſuis avec une profonde ſoûmiſſion,

MONSEIGNEUR.

Vôtre tres-humble
& tres-obéiſſant
ſerviteur,

RAYNAUD.

PREFACE.

LA fin de cet Ouvrage n'étant autre que de desabuser le Public de se servir de quelques prétendus remédes dans la cure des fiévres malignes, & lui indiquer ceux qui y sont convenables; j'ai crû devoir écrire en François afin que tout le monde en pût profiter. Mes Collegues n'en seront pas surpris, puisque la plus-part des Livres de Méde-

cine qui ont été faits en dernier lieu en France, ſont écrits en cette Langue. Les Chirurgiens dont il y en a peu qui entendent la Latine, verront par ce moïen les raiſons qu'il y a de ne pas ſaigner ceux qui ſont attaquez de ces maladies, comme ils ont accoutumé de faire, ſur tout quand ils les traitent ſans le ſecours des Médecins. Les Apoticaires qui n'ont pas un plus grand fond de Latin, & qui ſouvent ſe chargent ſeuls du ſoin

de ces malades, pourront apprendre de quels remédes ils doivent ſe ſervir, & connoitront ceux qu'ils doivent réjetter. Celui qui n'eſt pas verſé dans la Médecine, & qui a néanmoins interêſt pour ſa conſervation & des ſiens, que les choſes ſe faſſent dans le bon ordre, y trouvera une méthode aiſée & intelligible, ſur laquelle ſe reglant, il empéchera qu'on ne s'écarte pas de la bonne voye, & s'en ſervant comme de voile, pourra heureuſement ar-

river au port qu'il ſouhaitoit. L'explication de pluſieurs phénoménes faite d'une maniere non commune, rendra cet ouvrage plus agreable aux Curieux, & ils y trouveront cette ſatisfaction, que je n'avance rien qui ne ſoit prouvé par autorité, par l'expérience, ou la raiſon, ſouvent par tous ces trois endroits ; & ce qui eſt ainſi établi paroit inconteſtable. Si ce que j'ai écrit ne peut pourtant deſabuſer ceux qui ſont prévenus d'une doctrine,

& d'une pratique toute contraire, je leur ſçaurai bon gré, de me détromperpar de bonnes raiſons & de ſolides expériences. Je ne prétens pas par là défier perſonne, mais ſi quelqu'un a la curioſité, d'en venir à l'examen de mes Syſtémes, je ne refuſe pas d'entrer en lice. Javoüe néanmoins qu'aprés avoirdiſputé une Chaire deProfeſſeur, dans l'Univerſité de Médecine de Montpelier, la plus celebre du Monde, avec ſept des plus Illuſtres &

habiles Médecins de ce tems, & eu l'avantage d'être un des trois nommés pour l'occuper ; il me ſeroit facheux d'être obligé de conteſter avec quelque jeune Médecin, qui auroit tout au bout de la langue, & à qui, comme dit le ſieur Bezançon, ſi on ôtoit le caquet, il ne reſteroit que la Robe & le Bonnet. Ie ne dédaigne cependant perſonne, étant conſtant que tout ce qu'on pourra écrire, aprés que j'aurai répondu, ne ſervira qu'à décrier la

pratique que je condamne. Il me ſemble avoir éclairci par des raiſons demonſtratives, autant qu'une choſe le peut étre, ceque nous avions deplus obſcur en Médecine, ſçavoir les cauſes des Fiévres malignes, & de l'Hydrophobie. Et ſi d'abort on eſt ſurpris, que j'aïe compris cette derniere maladie dans le traité des autres, quand on ſçaura quelle en eſt la cauſe, on conviendra que ce n'eſt pas hors de propos, & j'eſpere que cette digreſ-

ſion, quoiqu'un peu longue, ne ſera pas dégoutante au Lecteur. L'aprobation que le Public donnera à ce Traité, m'obligera à travailler à un Ouvrage qui aura pour titre, *L'excez de la ſaignée dans l'eſquinancie, la pleureſie, la peripneumonie, l'hemorragie, la dyſenterie, & le rhumatiſme.*

TABLE
DES CHAPITRES contenus en ce Traité.

CHAPITRE I.

De l'essence & cause des fiévres malignes, pag. 1

CHAPITRE II.

Les Cometes, tremblemens de terre, pluïes extraordinaires, famine, saisons déreglées, & un grand nombre d'hommes, tués, & non ensevelis, ne causent les fiévres malignes, qu'en aidant à l'action des raïons du Soleil & des autres Astres,

TABLE.
pour la Sideration du ſang.
pag.44
CHAPITRE III.
Signes des fiévres malignes, explication de la contagion par la Sideration du ſang, & ſur ce propos de la rage & de l'hydrophobie. pag.86
CHAPITRE IV.
Explication des autres ſymptomes des fiévres malignes.
pag. 144
CHAPITRE V.
Abus de la ſaignée, des acides, & de la glace, & la neceſſité des diaphoretiques pour la gueriſon des fiévres malignes. pag.182
CHAPITRE VI.
La cure des fiévres malignes.
pag.246

TRAITE

TRAITE'
DES FIEVRES MALIGNES.

CHAPITRE I.

De l'essence & de la cause des Fiévres malignes.

LA plûpart des descriptions des fiévres malignes, qui ont été faites par les anciens & modernes Auteurs, en specifient les simptomes,

ſans en découvrir l'éſſence; & il eſt impoſſible de la faire connoître, ſans manifeſter leur cauſe: c'eſt pourquoy afin d'en donner une véritable notion, je dis que les fiévres malignes ſont celles, qui ſont cauſées par un ſang brulé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres; qu'elles ſont pernicieuſes & contagieuſes à proportion de cette ſideration; qu'une grande aduſtion du ſang cauſée par leur influence & impreſſion, produit la peſte, une mediocre, les fiévres Peſtilencieles, & une moindre, les malignes.

Comme ces fiévres ſont ordinairement communes

à un grand nombre de perſonnes, on convient que leur cauſe doit l'être auſſi ; & l'air étant des choſes appellées non-naturelles, la plus commune à tous, en ce qu'on peut uſer des autres d'une maniére difference, plus facilement que de celle-là : on l'eſtime la plus efficace de toutes, à conſerver par ſa pureté la ſanté publique ; & par la raiſon des contraires, on prétent que cet Element peut mieux que toute autre choſe produire ces maladies lors qu'il eſt corrompu. Mais parce qu'il eſt de ſoi incorruptible, de même que les autres Elemens, & ne peut par conſéquent les

cauſer qu'en communicant ce qu'il lui eſt ſurvenu d'ailleurs. Il faut d'une néceſſité abſoluë, pour démontrer l'eſſence de ces maladies, faire voir quelles ſont les ſubſtances, qui introduites dans l'air, & qui par ſon moyen nous ſont communiquées, peuvent exciter de ſi grands maux.

C'eſt ſans doute le Ciel ou la terre, qui envoyent ces pernicieus corpuſcules à l'air ; mais parceque le Ciel eſt bienfaiſant & conſervant, les Aſtres éclairans, & par leur lumiere recréans, & comme vivifians l'Univers, les anciens Auteurs n'ont pû croire, que des particules ſi nuiſi-

bles en écoulaſſent: Et quelques Modernes prévenus de cette opinion, ne veulent pas ſeulement ſe donner la peine de porter leur veuë juſqu'au Ciel, pour examiner ſi les Aſtres influent quelque choſe de dommageable ou non. I'eſpere néanmoins tirer une preuve convaincante de cette influence pernicieuſe des corruptions de certains Mixtes, que nous découvrons tous les jours ſur la terre, dont nous ne ſçaurions plus naturelement attribuer la cauſe, qu'à ce qui nous vient des Aſtres.

Nous n'avons, pour être perſuadés de cette vérité,

qu'à faire reflexion ſur la neceſſité qu'il y a de choiſir un certain temps propre à couper le bois, dont on veut ſe ſervir pour les édifices, ou autres ouvrages, pour arracher des racines, cueillir des herbes & des fruits; pour travailler la terre, y porter du fumier, & préparer l'argille, dont on veut faire des pots à feu : en ſorte que ſi toutes ces choſes ſe font au déclin de la Lune, & dans les ſignes du Taureau, du Capricorne ou de la Vierge, le grand matin, ſans nuage ni broüillars, le bois que l'on employe n'eſt point ſujet à la teigne ni aux vers, mais dure

tres-long-temps ſans ſe corrompre, les racines, les herbes & les fruits ſe conſervent beaucoup plus, la terre eſt mieux préparée, & dévient plus féconde ; les pots à feu y reſiſtent incomparablement mieux : Et s'il arrive au contraire, que ça ait été fait ſous les ſignes des Poiſſons, du Cancer, ou du Scorpion, au croiſſant ou renouveau de la Lune, environ midi, ou au crepuſcule du ſoir : le bois ſera plus ſujet aux vers, les racines, herbes & fruits ſe corrompront plûtôt, la terre ne ſera pas ſi fertile, le fumier qu'on y portera en nouvelle Lune ſe convertira en vers, qui

rongeront les racines ; les vaiſſeaux de terre ſeront d'une plus grande fragilité. Et aprés ces expériences, que tout le monde a fait, ou peut faire, qui ſont raportées par Paracelſe, & trouvées ſi véritables, & conſiderables par Schroderus, un des plus grands Medecins du Siecle, qu'il les a jugées dignes d'être par lui traduites en Latin, pour les inſerer tout au long dans ſon Livre, nous ne pouvons revoquer en doute la vérité des mauvaiſes influences des Aſtres.

Tract. 1. Philoſop

Pharm. mod. Chym. lib. 1. cap. 24.

Quoique les vers ſuivans enſeignent un contraire temps d'election,

Lunæ cremento tua carpere poma memento.
Hæc cum decreſcit, quod carpſeris omne putreſcit.

Sans examiner qui a dit vrai ou faux, il me ſuffit pour le preſent, que tous accordent que dans un certain état de la Lune, il en écoule des influences dommageables, qu'il en vient dans un autre qui ſont avantageuſes : car je ne vois pas que l'on puiſſe raporter avec plus de juſteſſe à autre choſe, qu'aux influences pernicieuſes des Aſtres, la cauſe des ſuſdites putrefactions.

En effet, puiſque ces Mixtes ſont d'une plus longue durée lorſqu'ils ſont

ſéparez de leur mere ſous tels ou tels ſignes, qu'elle eſt beaucoup plus briéve, quand ils en ſont tirez ſous telle ou telle conſtellation ; & que cela arrive toûjours, quelle précaution que l'on puiſſe prendre pour l'éviter ; à quoi devons nous recourir pour expliquer ce pernicieux changement qu'aux influences des Aſtres, ſous leſquels il arrive ordinairement, & preſque jamais ſous des contraires, ou peu differents : Et puiſque ces influences ſont capables de corrompre les herbes, les fruits, & des mixtes incomparablement plus ſolides, moins péné-

trables, & corruptibles que n'eſt vôtre ſang, je parle du bois & de la terre: pourquoi ne croirons nous pas qu'ils peuvent à plus forte raiſon détruire la conſtitution de cette liqueur vitale, & conſéquemment nos corps?

Pour prouver en forme que ces corpuſcules contenus en l'air, qui cauſent les fiévres malignes, lui viennẽt des Aſtres je dis que rien ne lui vient d'en bas pour cauſer les fiévres malignes, & que c'eſt donc d'en haut. Ie prouve l'antecedent: il n'eſt rien dans la ſuperficie ni dans les entrailles de la terre, dont les corpuſcules pouſſez dans l'air, & introduits dans ſes

poroſitez puiſſent cauſer les fiévres malignes : car s'il y avoit quelque choſe, ce ſeroit, comme on le prétent, depuis qu'on s'eſt défait des qualitez occultes, lesparticules de l'Arſenic, de l'Aconit, ou d'autres poiſons ; or eſt-il que les parties inſenſibles de ces poiſons ne peuvent cauſer ces fiévres : donc aucunes parties pouſſées de la terre dans l'air ne le peuvent. Ie prouve la mineure. Ce qui eſt introduit de pernicieux dans l'air, & cauſe les fiévres malignes, ſe communique non ſeulement par ſon moyen à pluſieurs, mais encore de l'un à l'autre par la reſpira-

tion, l'inſenſible transpiratiõ, ou l'abouchement, dans le temps de la maladie, & quelque fois aprés la mort: or eſt-il que les parties arſenicales, celles du Napel, ou de l'Aconit ne ſe communiquent jamais d'une perſonne à l'autre, quel commerce qu'il y ait entre elles; donc les parties inſenſibles de ces poiſons, ne ſçauroient cauſer les fiévres malignes. La majeure n'a pas beſoin de preuves, puiſque c'eſt du caractére de ces fiévres d'être contagieuſes; & la mineure ſe prouve démonſtrativement, de ce que l'on eſt encore à voir, qu'un homme empoiſonné

en ait empoiſonné un autre par ſon ſouffle, ſon attouchement, ou l'inſenſible tranſpiration. Pluſieurs ſeront véritablement empoiſonnez à la fois, s'ils ont receu une pareille vapeur, ou mangé des mêmes viandes empoiſonnées ; mais pas un de ceux la n'empoiſonnera par ſon ſouffle le Medécin qui le trairera, moins encore le cadavre pourra-t'il communiquer à ceux qui le toucheront quelque choſe de nuiſible : Et comme l'on voit arriver le contraire dans les fiévres peſtilencieles & malignes, que l'on aſſure néanmoins être cauſées par les particules inſenſibles de ces poiſons, on

doit penſer, que ce qui les rend telles eſt autre choſe.

Que ſi nonobſtant, pour defendre l'autre parti, on veut dire que ceux qui ont été empoiſonnés par quelque vapeur ſubtile, ou poudre melée aux alimens, n'en ont pas ſuffiſamment receu, pour en fournir aux autres, une quantité neceſſaire pour les infecter, je repreſenteray, que ceux qui meurent pour avoir pris de l'Arſenic, ont les accidens ſi violens, que tout ce que l'on peut avoir vû ou leu d'extraordinaire aux peſtiferez n'en aproche pas: ce qui marque aſſez qu'ils ont dans la maſſe du ſang une plus grande

quantité des parties arſenicales, que ce que l'on peut raiſonnablement prétendre que l'air en a communiqué à ceux qui meurent de la peſte, ou des fiévres peſtilencieles ou malignes.

Et ſi l'air qui cauſe les fiévres malignes étoit empoiſonné par une introduction des corpuſcules de l'Arſenic, ou autres poiſons, comme ſe pourroit-il faire que dans un même petit lieu où l'air eſt fort égal à tous, la moitié de ceux qui l'habitent, de tous âges, ſexes & temperamens, ſeroient attaquez, & l'autre ne le ſeroit point: je ſuppoſe l'égalité

par tout, & l'air ſuffiſamment farci de ces parties veneneuſes, qui, comme on le requiert, ſeront de même figure, quoi qu'il ſoit faux, que les qualités des Elemens, dont tous les mixtes ſont compoſez, conſiſtent dans la figure des atomes; car il s'enſuivroit que la figure du feu, par exemple, ſeroit plus noble que ſa ſubſtance, puiſque l'agent de ſoy eſt plus noble que celuy qui agit par autruy; *Agens per ſe nobilius eſt activo per aliud.* Et ſi les qualitez du feu conſiſtoient dans la figure de ſes atomes, il ſeroit encore vrai, que le feu n'échauferoit que par ſa ſi-

gure ſéparable de ſa ſubſtance, qui ſur ce principe ne ſeroit que la cauſe accidentelle de la chaleur, ce qui ne ſera pas du goût d'un bon Philoſophe. Ie pourrois dire d'autres choſes là deſſus, mais pour ne pas quitter mon ſujet, & n'entrer pas dans une diſcuſſion qui m'en écarteroit beaucoup, parlant à la façon des autres, je veux convenir que les miaſmes ſuppoſez ſeront par tout l'air de ce petit lieu infecté, de même figure, puiſque de même nature, comme auſſi de même mouvement, en ce qu'on ne peut pas ſuppoſer avec quelque apparence, que les

corpuſcules ſortis de la terre faſſent des mouvemens dans ce même lieu, fort differens à l'égard de Pierre qu'ils ne les fairont à l'égard de Iean, ſur tout s'ils ſont d'égale conſtitution. Et pour ce qui eſt de l'arrangement des parties, je n'en reconnois point d'autre neceſſaire dans cette occaſion, que leur union, & dés lors qu'elles ſeront ſuffiſamment unies, elles ne manqueront pas d'agir, & ne le fairont jamais, quel arrangement qu'on puiſſe s'imaginer, lorſqu'elles ſeront trop écartées.

L'air farci de ces corpuſcules veneneux, ſera donc capable de détruire la ſan-

té la mieux établie, nul n'étant de ſoi à l'abri du poiſon : Et il me paroît trés difficile d'expliquer, ſur cette ſuppoſition des particules des poiſons introduites dans l'air, d'où vient que la moitié des perſonnes de ce petit lieu ſeront attaquées, & periront de ces fiévres, l'autre moitié ſe portant bien; car ce n'eſt rien dire, que la moitié a été diſpoſée à recevoir cette infection, & l'autre à y reſiſter ; il faut pour ſoudre la difficulté, donner une raiſon Phiſique de cette differente diſpoſition, le même temperament ou aprochant, âges & ſexes ſuppoſez : & les parties

arſenicales agiſſans preſque également ſur des mêmes ou contraires diſpoſitions, pourveu que la quantité requiſe s'y trouve.

Enfin pour derniere raiſon, qui doit perſuader que les fiévres peſtilencieles & malignes ne ſont pas cauſées par ces particules arſenicales, ou des autres poiſons, je dis que ſi cela étoit, on verroit arriver les mêmes ſimptomes à ceux qui meurent empoiſonnez, qu'à ceux qui ſont attaquez de ces fiévres; & perſonne n'aïant veu ni ouï dire, que les empoiſonnez aient eu avant mourir des charbons, desparotides, des exēthemes, & d'autres mar-

ques ordinaires à ceux qui meurent de la peſte, ou des fiévres malignes : je puis conclurre que ce qui fait mourir les uns & les autres avec des ſimptomes ſi differens, n'eſt pas la même choſe, & que les fiévres malignes ne ſont pas cauſées par les parties Arſenicales, pouſſées de la terre dans l'air, comme on l'a ſoutenu juſques ici.

Ce ne ſont pas non plus les ſuites de quelque prétenduë putrefaction de l'Air, provenant du mélange des miaſmes corrompus, élevez de la terre ou des marais, qui à ſon aide introduits dans noſtre ſang, l'ont infecté; car outre qu'il

ne nous pourroit venir de là que des fiévres putrides; il n'eſt pas vraiſemblable, que cette pourriture qui, comme on la voulu tirer, a ſa ſource de l'intemperie, puiſſe corrompre en même temps, dans des peſtes preſque univerſelles, le ſang de tant & tant de differens peuples, qui habitant de contraires Climats, doit en aucuns abonder en ce qui défaut aux autres, être par là de diſſemblable temperament; & l'un recevoir de cette prétenduë intemperature corruptive de l'air, autant de moyen de conſervation & perfection, que l'autre de putrefaction. Cependant la peſte qui ar-

riva, par exemple, ſous Marc Antoine, & dont nous liſons qu'il perit du moins la moitié du genre humain, infecta tout à la fois pluſieurs Royaumes de contraire temperament; d'où il eſt evident, que cette chimerique intemperature corruptive de l'air n'eſt pas la cauſe des fiévres malignes. Il conſte encore de ce que j'ay dit, qu'elles ne ſont pas produites par quelque autre agent qui vienne de la terre, & que cette cauſe vient par conſéquent des Aſtres.

Maintenant devant que de prouver, que le ſang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres, eſt

la

la cauſe des fiévres malignes ; je commence par faire voir que le Soleil eſt le véritable élement du feu, & que ſes rayons qui ne ſont autre choſe que la lumiére reünie, retréſſie & finiſſant en pointe, en ſont des écoulemens ſubſtanciels; qui nous ſont agréables ou incommodes, profitables ou nuiſibles, ſuivant la quantité qu'il nous en communique, & qu'ils ſont unis ou diſperſez. Je ſuis forcé de croire que le Soleil eſt le véritable élement du feu, parceque toutes les proprietez ou effets du feu, ſçavoir d'échaufer, de deſſecher, de luire, & de brûler, lui con-

viennent par excellence : & tout ainſi que nôtre feu ordinaire nous échaufe à proportion que nous en aprochons, & que ſes parties ſont unies, & du tout point quand nous en ſommez aſſez éloignez, de méme les rayons de cét Aſtre, diſperſez en mediocre quantité dans l'air éclairent, & échaufent agréablement; s'il y en a trop, ils incommodent, & nous brûlent. Si outre l'abondance ils ſont aſſez unis, pour faire une violente impreſſion ſur nous.

C'eſt ce qu'Archimede habitant de Syracuſe expérimenta, & fit ſentir aux ennemis, qui venoient pourprendre cette Ville, car

il brûla leurs Vaiſſeaux des murailles en déhors, avec un miroir concave; & nous voïons tous les jours, les rayons du Soleil plus étroitement unis par ce moïen, brûler ſenſiblement à travers les objéts oppoſez, & que le contraire arrive en même tems & lieu; ſi nous nous ſervons d'un convexe; car alors les rayons diſperſés à peine ſeront capables d'échaufer ce qui eſt au deſſous. Ainſi quoiqu'en puiſſent dire les Sectateurs d'Ariſtote, la lumiere ne peut être une qualité ou accident, puiſque les rayons qui ne ſont autre choſe qu'une lumiére retréſſie, peuvent être aſ-

ſemblez & unis par l'un de ces miroirs, diſperſez ou deſunis par l'autre; & qu'ils en refléchiſſent de diverſes manieres, qui ſont deux proprietez, qui ne ſçauroient convenir qu'aux corps, & jamais aux accidẽs. Outre que ſi la lumiére étoit, comme on a prétẽdu, un accident de l'air, elle ſe mouvroit conformement à ſon mouvement, & nous experimentons que nonobſtant ſon agitation çà & là par l'impetuoſité des vents, les rayons ſont toûjours portez en droite ligne.

Cette ſubſtance ſubtile & lumineuſe ne nous vient pas ſeulement du Soleil, mais encore des autres Aſtres; qui ne tirent pas

tous leur lumiére de ce premier, comme quelques uns l'aſſûrent, ils ont été tous formez de la premiere lumiére, dont il eſt fait mention dans la Généſe, qui n'étoit autre que l'élement du feu, poſſible trop diſperſé dans l'air ou étenduë, depuis le commencement de la création, ou trop éloigné du globe Terreſtre pour ſervir aux hommes: C'eſt pourquoi le quatiéme jour Dieu diviſa cette lumiére, & la reduiſit en divers Globes, dont il forma les Aſtres: Et comme le Soleil eſt le plus grand de tous, il en contient auſſi une plus grande partie, & il en émane

une plus grande quantité : mais il nous en vient outre cela des autres Aſtres, ſuivant leur grandeur en proximité, puiſqu'ils ſont tous parties de cette premiere lumiére.

Sur ce Principe, d'autant que les Signes ou Conſtellations ne ſont qu'un aſſemblage des Aſtres, & qu'il y en a qui ſont compoſez d'un plus grand nombre, & de plus grandes Eſtoiles, que celles qui en forment un autre, il eſt ſeur qu'il influe une plus grande lumiére de ces premieres Conſtellations, que des derniéres ; & s'il arrive qu'en même temps le Soleil ſoit plus prés de nous, ſes rayons joints à

ceux qui écoulent de ces Conſtellations, nous échaufferont ſans doute beaucoup plus. La Canicule redouble la chaleur, d'où l'on nomme les jours Caniculiers ; & ſi l'air ſe trouve alors en quelque Contrée, moins rempli de vapeurs, ou d'exhalaiſons qu'à l'ordinaire, le Ciel depuis long-tems ſans nuages, en ſorte que rien ne puiſſe diminuer de l'action des rayons ſur les corps des habitans de ce pais, qui aïent d'ailleurs leur ſang diſpoſé d'une façon à recevoir leur impreſſion, ſans aprés l'avoir reçeuë, les en chaſſer au plûtôt par une fermentation, & tranſpiration ſuf-

ſiſantes ; les rayons brûleront à coup ſur la maſſe du ſang, & produiront des maladies pernicieuſes, & contagieuſes, avec des ſimptomes proportionnés à cette aduſtion.

Pour ne rien omettre de ce que je dois à l'explication de ce nouveau Syſtéme, je dis que le ſang ſera diſpoſé de même, ou parce qu'il ſera beaucoup chargé d'impuretés, qui le rendront comme trouble, & fairont que les rayons l'aiant une fois pénétré, ne pourront facilement en être tirés par une loüable fermentation ; ou qu'étant viſqueux par l'abondance d'un ſoufre puant, les ra-

yons s'y attacheront, & n'en pourront être ſeparez qu'avec peine; ou bien encore parce qu'y aïant des obſtructions en diverſes parties, la liberté de la circulation n'y ſera pas, la tranſpiration y ſera empechée, & le feu ſolaire reſtera par conſéquent plus long-tems dans la maſſe, & pourra plus aiſément la brûler.

Il eſt facile de comprendre de ce que je viens de dire, que par ce mot d'impreſſion, je n'entens pas une ſimple introduction des rayons du Soleil, & des autres Aſtres dans la maſſe du ſang; il faut de plus qu'ils y reſtent quelque

tems pour agir, & détruire ſa conſtitution ordinaire, ſans quoi ils ne ſçauroient produire aucun mauvais effét, ainſi le moiſſonneur qui eſt expoſé aux ardeurs de la Canicule, & qui reçoit les rayons du Soleil, & de cette Conſtellation, non ſeulement par la reſpiration, mais encore par toutes les parties de ſon corps, n'en déviendra pas malade, ſi par l'expiration il en renvoye autant qu'il lui en eſt venu par l'inſpiration, & par les pores à meſure & à proportion qu'il en reçoit par là; par ce que ces rayons n'aïant fait que paſſer, n'auront peu ſuffiſamment alte-

rer ſon-ſang, moins encore le brûler : & il arrivera tout autrement, ſi de cette quantité des rayons inſinuée dans le ſang, il y en reſte un aſſez grand nombre & aſſez long-temps.

Quoique Vvillis Charleton aïent donné d'autres cauſes des fiévres malignes, & qu'ils aïent eu peine à ſe determiner, ſi les Aſtres y contribuent par l'influence dequelque choſe de pernicieux, il ſemble pourtant qu'ils ont reconnu, que tout le mal venoit de là : Puiſque Vvillis dans ſon Traité des Fiévres malignes, pour expliquer l'état du ſang dans ces maladies, lui donne ſouvent

cette epithete, *Sideratus Sanguis*, & Charleron ſe ſert du même terme dans ſon Traité *de cauſis Morborum venenatorum*. Or *Sideratus Sanguis* ſignifie un ſang détruit par l'action violente des Aſtres ; qui ne peut être que d'échauffer & brûler, lorſque tout eſt diſpoſé, comme il a été dit : Et en effét cette derniere action violente des Aſtres dite en Latin *Sideratio*, eſt appellée en Grec ἄστροβολία, *ab* ἄστρον *&* βόλη, *ictus, vel jaculum*, coup ou javelot, comme dit Theophraſte.

Lib. 5. de cauſ.

Ie ſçai bien que l'Apoplexie fut nommée par les Anciens *morbus Sideratus*,

& ceux qui étoient attaquez de cette maladie *Siderati*, quoique le ſang ne ſoit pas ainſi diſpoſé dans les apoplectiques ; mais c'eſt parceque les Médecins avant Hippocrate, croioient que le foudre fut un Aſtre, & appellerent l'apoplexie *Morbus Sideratus, à Sidere*, à cauſe de la reſſemblance qu'il y a des apoplectiques à ceux qui ont été frapez du foudre, par la ſubite & preſque entiere privation des fonctions de l'ame aux uns & aux autres. C'eſt la raiſon que donne Montalt de l'impoſition du nom de ſideration à l'apoplexie; mais Uvillis & Charleton

Archipat. tr. 18. c. 1.

n'ignoroient pas la ſignification & l'energie du terme, & puiſqu'ils l'ont donné au ſang, en expliquant ſon état dans les fiévres malignes, il eſt ſeur qu'ils ont reconnu & avoüez par là qu'il étoit violemment touché des Aſtres.

On ſera perſuadé qu'il eſt tel, ſi l'on conſidere que les fiévres peſtilencielles & malignes ſont auſſi frequentes en Afrique, que les intermittentes en France; parce que le Soleil darde de plus prés & à plomb ſes rayons ſur ces peuples. Et au contraire dans les pays froids, comme en Holande, ces ſortes de maladies ſont ſi rares, qu'elles y

ſont preſque inconnües, & que l'on y croit inutiles les précautions qu'on prend ailleurs, de faire faire des quarantaines à ceux qui viennent de Barbarie, ne leur demandant ni patantes ni paſſeports ; parce qu'ils n'ont que trés-rarement veu des maladies contagieuſes dans ces Etats, & qu'ils s'en croient à couvert, par la froideur de l'air & leur bonne temperature.

Pour confirmation, que ces maladies ne partent que de l'ardeur des Aſtres, on n'a qu'à remarquer qu'elles arrivent ordinairement à la fin de l'été, ou au commencement de l'automne : c'eſt à dire,

ou dans la Canicule ſi elle à été extrémement chaude, & le ſang diſpoſé à recevoir d'abord une ſuffiſante impreſſion des rayons de ces Aſtres, ou quelque temps aprés, ſçavoir au commencement de l'Automne, ſi leur action a été moins violente, & la reſiſtance du ſang plus forte, par une moindre diſpoſition à recevoir leur impreſſion. Preſque toutes les deſcriptions qui ont été faites de ces maladies, juſtifient cette vérité, & Fuchſius la certifie en ces „ termes : Il eſt conſtant „ que la fin de l'été & le „ commencement de l'automne ſont ſelon la loi

De Med. Morb. lib. 4. cap. 12.

naturelle, les tems auſ- "
quels principalement les "
maladies peſtilencieles ſe "
font voir, & agiſſent le "
plus fortement. Et le "
vieux Homere ſemble vou-
loir nous enſeigner, que la
peſte vient du Soleil, par
la fable d'Aſtynome fille
de Chryſes Prêtre d'Apol-
lon; laquelle aïant, dit-il, Lib. 1.
été livrée en proye à Aga- Iliad.
mennon, & ſon pere re-
vetu de ſes habits ſacerdo-
taux, la lui aïant deman-
dée, & ne l'aïant peu ob-
tenir, il en fit ſes plaintes
au Soleil, qui outré de ce
refus, envoia une ſi cruel-
le peſte aux Grecs, qu'A-
gamennon fut contraint
de rendre Aſtynome à ſon

pere. Que ſi l'on vouloit m'oppoſer qu'il arrive des fiévres malignes en Hiver, qui ſont auſſi pernicieuſes & contagieuſes que celles qui paroiſſent en été, je diray que le mal n'a pas été contracté en cette ſaiſon, mais bien dans une contraire, & que juſqu'alors, le ſang n'a peu être ſuffiſamment brûlé pour les exciter, ou par la reſiſtance qu'il a fait, ou parce que l'action des Aſtres a été moindre; ou bien que cette maladie a été communiquée par des perſonnes qui en étoient attaquez des uns aux autres, depuis lon-tems, comme les ſoldats ou Matelots, qui ſont plus

ſujéts à cette maladie ; parce que leur ſang eſt mal diſpoſé, pour reſiſter aux ardeurs du Soleil, à cauſe de la mauvaiſe nourriture, & tranſpiration empéchée par le froid, qu'ils ſont ſouvent contrains de ſoufrir la nuit, aprés une grande chaleur pendant le jour. Pour en donner un plus grand à ce nouveau Syſtéme, je va faire voir dans le Chapitre ſuivant, que tout ce que l'on a cru produire les fiévres peſtilencielles & malignes, y a ſeulement contribué, en aidant à l'action des rayons du Soleil, & des autres Aſtres, pour la ſideration du ſang.

CHAPITRE II.

LEs Cometes, les tremblemens de terre, les pluyes extraordinaires, la famine, les saisõs déréglées, & un grãd nõbre d'hommes tués, non ensevelis, ne causent les fiévres malignes, qu'en aidant à l'action des rayons du Soleil, & des autres Astres, pour la sideration du sang. On dit communément & en maniere de Proverbe, qu'on ne vit jamais de Comete, qui n'eut quelque funeste suite.

In cœlo numquam spectatum impunè Cometam.

Et ceux qui ne veulent pas que les Aſtres influent quelque choſe de pernicieux, diſent que les Cometes ne ſont pas des Aſtres, mais des exhalaiſons graſſes de la terre, attirées, & enflammées dans la moienne region de l'air ; qui par leur flame luiſent comme des Aſtres, mais ne ſont effectivement que des météores, & ils expliquent les funeſtes ſuites des Cometes, ſçavoir la ſterilité & les maladies épidemiques, diſans que la premiere vient de ce que la terre ne peut être feconde, aprés que ce qu'elle avoit de graiſſe lui a été enlevé, & conſommé dans l'air, &

que par une augmentation de deſaſtre, les cendres, & autres reſtes de cet embraſement tombans inſenſiblement ſur la terre, ont achevé de deſecher le peu qu'elle avoit encore, pour ainſi dire, d'humide radical. Et à l'égard des maladies épidemiques, ils ſoutiennent que les fumées de ces exhalaiſons alumées, deſcendans & ſe mélans à l'air le corrompent, & plus bas les alimens, d'où naiſſent les maladies aux hommes & ſouvent aux autres animaux.

Mais il faut ſe détromper, que les Cometes ſoient toûjours produites par les exhalaiſons de la terre; car

ſe ſont quelquefois des Aſtres ou aſſemblages des Aſtres. La choſe eſt claire, de ce qu'on en a veu de ſi grandes, & qui ont duré ſi lon-tems, que s'il s'étoit fait une reſolution de toute la terre, & des eaux qui y ſont contenües, en exhalaiſons propres à être enflammées; elles n'auroient peu ſuffire à faire, & entretenir une Comete comme celle qui parut en 1572. ſous le Signe de Caſſiope, qui étoit plus grande, au jugement des fins Connoiſſeurs, que toute la terre, & dura deux années entieres.

Tous les Philoſophes conviennent d'ailleurs, que les exhalaiſons ne peuvent

être attirées plus haut que treize mille d'Allemagne, & les Astrologues soutiennent, que la Comete qui parut en 1618. étoit dans le Ciel des Astres, au dessus de Mercure & de Vénus, & qu'elle étoit plus grande que ces Planetes: ce qu'ils reconnurent par son parallaxe ou ombre. Cette Comete ne fut donc pas un Météore de l'air, situé en la region sublunaire, mais bien un Astre, ou union de plusieurs, qui en formerent un plus grand, par leur conjoncture, quadrature, ou opposition: ce que les Sçavans en la science des Astres, disent arriver de cent

en

en cent ans aux trois Planetes ſupérieures, Saturne, Iupiter, & Mars ; & qu'infailliblement il paroit alors quelque grande Comete, & prétendent le prouver démonſtrativement, de ce que celle de 1618. fut prédit en ſon lieu aſſigné, vingt-cinq ans avant qu'il parût.

Lorſque ces Cometes ſeront donc quelques Aſtres unis, il y aura ſans doute une plus grande lumiére, & de ce qu'il y aura une plus grande radiation, il eſt conſtant que jointe à celle du Soleil, & de quelque autre ſigne, il y aura une plus grande action des rayons en certaines

contrées, puiſque l'air en ſera plus rempli qu'à l'ordinaire ; & que leur impreſſion ſera déſlors plus forte, & plus capable de brûler : Et ſi les Cometes ſont effectivement des météores ſublunaires, il ſera toûjours vray, qu'elles échauferont beaucoup plus l'air, par les particules de leur feu ; & pourront par là contribuer à brûler plus facilement le ſang ; outre qu'elles pourront cauſer la ſterilité à la terre, ou corrompre les alimens, & aider encore la Sideration par cet endroit, comme je l'expliquerai dans la ſuite de ce Chapitre.

Le tremblemens de ter-

re arrivent ſur tout dans les lieux qui abondent en feux ſoûterrains, & rarement dans les autres: Naples, Sicile, & Iſlande Iſle de Septentrion, où l'on voit dans l'un continuellement brûler le mont Veſuve, le mont Ætna dans l'autre, & le mont Hecla en Iſlande, ſont des païs où il arrive ſouvent des tremblemens épouventables, qui ne ſont cauſés que par des vapeurs bitumineuſes & ſulfureuſes, tout à coup alumées dans les grotes ſoûterraines, & qui ne pouvans être contenües dans la premiere cavité, ſecoüent plus ou moins la terre, ſuivant

qu'elles ſont en grande ou petite quantité, plus ou moins reſerrées; & profondement enfermées, & par ces ébranlemens ſe font des ouvertures proportionnées à leur effort: par où ſortans comme d'une priſon étroite, elles ne ceſſent de ſe dilater dans l'atmoſphere, juſque'à ce que leurs moindres parties aïent toute la liberté de ſe mouvoir ſans contrainte.

On ne peut douter qu'il y en a quelquefois ſuffiſamment, pour en farcir tout l'air d'une contrée; puiſque nous liſons, qu'en 1681. le Mont Veſuve que Tertullien appelle *fumariola inferni*, aprés avoir

fumé quelques jours plus qu'à l'ordinaire, & jetté des flâmes de tems en tems, la Ville de Naples qui en eſt éloignée de ſept lieües, trembla à pluſieurs repriſes, la terre des environs fut ſecoüée, la mer même s'enfla ; enfin la montagne creva avec un bruit effroyable, & il en ſortit des torrens de ſoufres qui coulérent fort diſtinctement juſqu'à plus d'une lieüe dans la mer. D'où l'on peut comprendre combien l'air des environs de cette Montagne fut alors plein des parties de ſoufre & de bitume; puiſque la mer qui en eſt écartée, en reçeut une ſi grande abondance,

& pour lors ces parties de feu jointes à celles du Soleil & des autres Aſtres, brûlerent par cette union le ſang des hommes & des animaux, ce qui cauſa des fiévres peſtilencieles dans tout ce Royaume.

Il n'y a que peu de tems qu'il fut bouleverſé en pluſieurs endroits par des tremblemens, de terre, & peu aprés affligé de maladies contagieuſes, qui n'étoient pas fort differentes de la peſte : & cela par la même raiſon des parties ignées, pouſſées dans l'air, enſuite de ces tremblemens; car on ne peut vraiſemblablement croire, lorſqu'ils ſont ſi grands, qu'ils

puiſſent arriver que par cette cauſe des feux ſoûterrains.

Que s'il arrive quelquefois des tremblemens de terre, qui, comme on prétent, ſoient cauſés par la retention de quelques vens dans les concavités, & qui pouſſés & agités par d'autres venans de la mer, ou d'ailleurs, faute d'iſſue, ſecoüent ces autres; à peine ſeront-ils perceptibles, & ne pourront cauſer des fiévres malignes, mais ceux-là ſeulement, que les matieres ſulfureuſes & bitumineuſes excitent, & qui dans ces grotes ſoûterraines agiſſent de même que le foudre contre la nuée.

Et s'il ne paroîtpas toûjours du feu dans ces météores de terre, comme dans celui de l'air dont je viens de parler, qui lui eſt ſemblable quant à l'action, & la matiere, puiſque la foudre eſt une exhalaiſon chaude, & ſeche ſubitement alumée, & comme de la poudre à canon, rompant avec violence ce qui s'oppoſe à ſa dilatation : s'il ne paroit, dis-je, pas toûjours du feu dans les tremblemens de terre, quoique cauſés par des matieres de feu, c'eſt parce que ces flames ſont comme étoufées ſous les ruines, comme il arrive dans les mines ou fourneaux.

Les pluïes extraordinaires ſont appellées telles, ou parce qu'elles ſont prodigieuſes, lors, par exemple, qu'avec la pluïe il deſcend de petites grenoüilles, des petits poiſſons, du ſang, dit-on, ou du lait, ou abondantes au de là de ce qu'elles ont coûtume d'être.

Quant aux premieres, je dis que le ſang ni le lait ne peuvent être produits dans l'air, parce que ce ſont les effets des principes vitaux & qu'ils ne peuvent non plus être attirés des lieux terreſtres, parce que s'ils étoient reduits en vapeur, ils perdroient leur couleur naturelle; de ſorte

qu'il y a apparence, que quelques vapeurs ont été attirées des lieux ou terres blanches ou rouges, comme les Montagnes d'Armenie, & qu'elles en ont retenu la couleur, quand elles ont été converties en pluïe. Ainſi c'eſt mal à propos que l'on dit alors, qu'il pleut du lait ou du ſang : & à l'égard des grenouilles, il peut ſe faire que les œufs, ou la matiére ovacée a été attirée des marais ou étangs en même tems que la vapeur, & qu'il s'en eſt formé des grenoüilles ou des petits poiſſons.

Ie donne dans cette opinion, plûtoſt que dans cel-

le de quelques-uns qui veulent, parce qu'il eſt de toutes ſortes de matrices ſur la terre, & des ſemences dans l'air, que ces petites grenoüilles naiſſent ſeulement aprés qu'elles ſont tombées à terre. I'ay veu le contraire, m'étant trouvé en chemin avec le Iuge de Frontignan, & la pluïe aïant commencé à donner, nous viſmes des petites grenoüilles ſur nos chapeaux, & manteaux, ſur la teſte & criniere de nos chevaux, de même qu'à terre, l'eſpace d'un demy quart d'heure: Mais quoiqu'il en ſoit ces pluïes ne font rien aux fiévres malignes ni com-

me cauſe, ni comme ſignes.

Les ſurabondantes peuvent aider par accident la Sideration du ſang, non pas, comme on prétent, en faiſant élever des parties Arſenicales, puiſque j'ay déja fait voir qu'elles ne ſont pas la cauſe des fiévres malignes; mais en diſſipant les nuées qui pouvoient empécher, ou rabatre la radiation des Aſtres: car la pluïe n'étant autre choſe, que la nuée reſoute en eau; s'il arrive des pluïes ſurabondantes dans quelque Contrée, il faudra neceſſairement que toutes les nuées, ou du moins la plus grande partie aïent été diſſoutes, puiſ-

qu'elles ont été la matiére de ces pluïes : & pour lors les rayons du Soleil & des autres Aſtres, influans ſans diviſion ni reſiſtance, puiſqu'il n'eſt rien qui s'oppoſe à eux, il n'eſt pas de doute qu'ils ne ſoient capables d'une plus forte action & d'une plus violente impreſſion.

C'eſt par cette raiſon que la peſtilence eſt commune en Egypte, parce que l'on n'y voit jamais de nuées, l'air n'étant pas aſſez froid en ſa moienne region à cauſe de la proximité du Soleil, pour condanſer les vapeurs qu'il peut attirer, & cette maladie ne diminue qu'aprés

le débordement du Nil ; parce qu'il s'éleve enſuite une ſi grande quantité de vapeurs, mélées à la pouſſiere de la ſuperficie de la terre, qu'elles forment une épaiſſe nuée, qui diminue la radiation du Soleil, & par conſequent la Sideration du ſang. Et s'il êtoit vrai, que les grandes pluïes peuſſent cauſer des fiévres peſtilencielles ou malignes, en faiſant élever de la terre une plus grande quantité des parties Arſenicales, le debordement de ce grand Fleuve par toute l'Egypte, devroit à plus forte raiſon produire cet effet, & augmenteroit par là ces maladies contagieu-

ſes, bien loin de les diminuer comme il fait.

La famine eſt ou générale ou particuliére, j'entens par la générale, celle qui afflige tout un Royaume, ou toute une Province; & par la particuliére, celle qui arrive à un ſeul lieu. La premiere ſuccede ordinairement aux grandes ſechereſſes, qui ont mis la terre hors d'état de pouvoir fournir l'aliment neceſſaire aux fruits qu'elle a commencé de produire; & elle peut encore venir d'une cauſe contraire, ſçavoir des longues & ſuperabondantes pluïes, qui par elles mêmes, ou par le débordement des

Fleuves ou Rivieres, ont inondé toutes les Campagnes; & la particuliere ou celle d'un ſeul lieu, ne peut preſque arriver, que quand tout commerce lui eſt ôté avec ſes voiſins par quelque ſiége.

Toute famine d'où qu'elle parte, agit en détruiſant le corps de l'homme ou des autres animaux, à peu prés comme je le va dire; aprés avoir conſumé les crudités & les humidités ſuperflues contenües dans l'eſtomac, ou dans les premieres voyes, la circulation du ſang ſe continuant plus aiſément, ce qui reſte d'humide pour entretenir ce mouvement ſe diſſipe plus

facilement, & rien ne venant à la maſſe, ou du moins peu de choſe, pour la rafraichir, & refaire de ſa perte continuelle: la partie ſpiritueuſe comme la plus ſubtile prenant feu, (faute de quelque choſe qui modere ſon action,) eſt extraordinairement agitée, & diſſipée, & l'ame vegetative & ſenſitive n'étans autre choſe, leurs fonctions ſont diminuées, la circulation, fermentation, tranſpiration, & coction, imparfaitement faites, & dans cét état, par le deſir naturel à tous les mortels de conſerver la vie, ils ſe ſervent indifferemment de tout ce qu'ils

croient pouvoit être aliment ; aimant mieux risquer en mangeant, que de mourir certainement en ne rien prenant; & l'aliment n'étant pas ce qui ne nourrit pas, ainsi que son terme le porte, & Hippocrate l'assure *lib. de aliment.* Ce qui peut être tel, est en ce tems calamiteux, rare, recherché, & fort cher, & les pauvres sont par là necessitez de prendre pour alimens des choses nuisibles, qui à peine pourront être digerez par leurs estomacs débiles.

Mais supposé que ces prétendus alimens le soient passablement, le chyle qui n'en sera que la créme,

retiendra de leurs mauvaiſes qualités, mêlé qu'il ſoit une fois au ſang l'en rendra participant, & il pourra luy arriver par cét endroit un grand nombre de maux, dont le détail me paroit inutile à ce ſujét, & en quelque façon impoſſible; puiſqu'on ne peut s'imaginer, ce qui viendra en penſée à chacun de ces miſerables de prendre de dommageable pour ſa nourriture.

Je me contente de dire, que cette diſpoſition de leur ſang, comprent tout ce que j'ay cy-devant ſuppoſé neceſſaire, pour recevoir l'impreſſion des rayons du Soleil & des au-

tres Aſtres, & en être brûlé, faute de les pouvoir chaſſer par une loüable circulation, fermentation, & tranſpiration ſuffiſantes; & cela dautant mieux que ces ſqueletes vivans ſeront plus facilement enflammés, que les corps qui ont de l'humide; car on dit communement que la ſechereſſe eſt la lime de la chaleur & l'humidité la bride. *Siccitas lima caloris, humiditas fræum.*

Sur ce fondement, & la difficulté qu'il y a, pour ne pas dire impoſſibilité, que dans une ſechereſſe extraordinaire, la terre puiſſe donner que tres-peu d'humide à la petite quan-

tité de ſes grains & fruits, il eſt conſtant que les rayons du Soleil & des autres Aſtres diſpoſez comme il a été dit, dardans deſſus & n'y trouvans preſque rien qui puiſſe reſiſter à leur action, ou la diminuer, comme peut faire une ſuffiſante humidité, ils fairont une ſi grande & ſi violente impreſſion ſur les grains, & fruits, qu'elle s'y conſervera même aprés qu'ils auront été cuits, digerez par l'eſtomac, changez en chyle, portez dans le ſang, & qu'ils ſeront capables de lui communiquer ſuffiſamment de ces parties du feu ſolaire, pour l'échaufer au commencement, le brûler dans

la ſuite, & produire par ce moïen des fiévres malignes.

Il ſemble qu'il n'y eût jamais rien de ſi outré que de vouloir, que le bled qui aura receu cette impreſſion, aïant été moulu, mis en pate, cuit au four, & avant que d'être introduit dans la maſſe, receu differentes formes, retient encore quelque choſe de cette impreſſion du feu du Ciel, capable de cauſer cette maladie. Mais pourquoi le pain qui eſt l'aliment ordinaire, & dont on mange plus que de tous les autres enſemble, ne pourra-t'il pas faire cét effét aprés avoir receu tou-

tes ces alterations, enſuite de l'impreſſion des rayons des Aſtres, puiſque nous ſçavons, au raport du Docte Fernel, qu'un nombre de Chaſſeurs aïant tué un loup enragé, réſolurent de s'en faire curée, accommoderent & aſſaiſonnerent la chair de pluſieurs façons, aprés l'avoir bien faite cuire, en mangerent, & deviendrent peu de tems aprés enragez. Lib. 2. abdit. rerum cauſ. cap. 14.

Il ne me ſera pas difficile de prouver, que la rage de ce loup de même que celle des chiens, dont c'eſt une eſpece, eſt un effét de la Sideration de leur ſang, & je le ferai voir clairement traitant de la

Contagion: mais cependant pour tirer de cette Tragedie, une preuve qui confirme ce que je viens de dire du bled, & qui perſuade que nonobſtant tous les changemens qui lui ſont arrivez, avant que de paſſer dans le ſang, il a peu, aïant une fois receu une violente impreſſion des Aſtres, la lui communiquer, aprés toutes ces tranſmutations que j'ay ſpecifié; je dois repreſenter, que la chair, de ce loup aprés avoir été tué eu receut preſque autant avant que de communiquer ce qu'elle avoit de malin à ceux qui la mangerent. Car il eſt ſeur qu'elle avoit été batüe,

rebatüe

rebatüe & comme moulüe par les chaſſeurs & les chiẽs, lavée, & relavée pour la nettoyer du ſang, & des ordures, dont-elle devoit être couverte, puis ſalée, épicée & aromatiſée; car ce n'étoit pas ſans repugnance, & ſans quelque crainte qu'ils ſe préparoient à la manger: & on ne manqua pas de la bien faire cuire, prétendant que le feu purifieroit tout; on en mangea peu, qu'elle faim que l'on eût, ſoit à raiſon de la crainte, ſoit parce que ce ne pouvoit pas être un mets fort agréable; & pourtant tous ceux qui en avoient mangé dévindrent enragez, & la

plûpart moururent. Il eſt donc vray que cette chair malgré toutes les préparations ſuſdites, communiqua une ſuffiſante quantité de parties du feu des Aſtres à ceux qui la mangerent, pour leur ſuſciter la même maladie, qui avoit été cauſée à cet animal: donc les grains qui auront receu immediatement cette influence pernicieuſe des Aſtres, pourront cauſer des Fiévres malignes qui ſont un moindre mal que la rage.

Que ſi quelque Partiſan d'Ariſtote croit la choſe impoſſible, parce que ces alimens aïant changé de forme, doivent n'être plus

capables de cette action, ſe fondant ſur ce, qu'à ſon avis, la forme ſeule eſt active & la matiere paſſive. Pour le tirer de cette erreur, ſans m'engager à refuter cette opinion par mille raiſons, que je pourrois écrire, je le prierai de conſiderer, que la cicorée, ou quelque autre herbe qui a été bien pilée dans un mortier, a entierement perdu ſa forme, & rien de ſes operations. Les ſaiſons déréglées ſont telles par le déréglement de quelques planetes, car quoique le Soleil ne puiſſe par aucune choſe naturelle être déréglé dans ſa courſe; que ſon accez

nous donne le printems, ſon approche l'été, ſon départ l'automne, & ſon éloignement l'hiver, ſes écoulemens qui font cette difference des tems de l'année, peuvent être augmentez ou diminuez par les differens mouvemens des autres planetes, qui cauſeront à raiſon de leur influence plus ou moins prochaine & unie, ſuivant leur ſituation, plus ou moins de chaleur, & attireront quelquefois par là une abondance extraordinaire d'exhalaiſons ou de vapeurs, qui dans la ſuite ſeront la matiere des grandes pluïes, & des vents violens d'une longue durée, & renverſeront con-

ſéquemment tout l'ordre des ſaiſons, pour ce qui eſt du chaud ou du froid, du ſec, ou de l'humide.

De ce deſordre, il faut neceſſairement qu'il en arrive dans l'œconomie du corps humain, n'étant pas poſſible que l'air reçoive des grandes alterations, ſans que la maſſe du ſang en ſoit participante. Elle en eſt continuellement viſitée, vivifiée, & en partie compoſée; & partant l'air eſt ſi neceſſaire à la vie, que Varron a écrit que l'ame n'étoit autre choſe, que cét Element échaufé dans le poûmon, alumé dans le cœur, & répandu par tout le corps. Ce qui peut

être vrai en partie, puiſque l'air ſert de matiere à la compoſition des eſprits du ſang, qui ſont l'ame vegetante & ſenſitive des animaux, comme la plus ſubtile partie des Elemens l'ame des plantes.

Le dénombrement des differentes maladies que cauſent les divers changemens des ſaiſons n'eſt pas de ce fait, il me ſuffit qu'il en arrive à cette occaſion ce qu'Hippocrate aſſure, *mutationes temporum potiſſimum pariunt morbos. &c.* L'expérience le certifie, j'en ai dit les raiſons, & celles que j'ai de ſoûtenir qu'elles contribuent à la Sideration du ſang, ſont que

Aphor. 1. lib. 3.

certaines planetes étans plus proches de la terre, ou l'une de l'autre que de coûtume, leurs influences ſeront plus fortes, puiſque plus unies, ou plus voiſines, & que jointes a celles du Soleil, & de quelque conſtenation qui pourra y contribuer, il en viendra une aſſez grande abondance de parties ignées, pour brûler la maſſe du ſang: & cela dautant plus facilement qu'une fois qu'elles l'auront pénétrée, elles y feront toute l'impreſſion neceſſaire pour la Sideration, parce que dans la ſuite le ſang agité d'une maniere inuſitée à raiſon des alterations de

l'air, la partie ſpiritueuſe ſera par là diſſipée, la circulation imparfaite ou irréguliére, la tranſpiration moindre, & le feu celeſte agira avec toute liberté, pour cauſer des fiévres malignes.

Un grand nombre d'hommes tués dans quelque bataille ou choc, aïant verſé abondance d'un ſang fougueux, la plus ſubtile partie s'eſt d'abort exhalée & mélée à l'air; & à raiſon de ſa diſpoſition à prendre feu, a facilement été alumée & brûlée par les rayons du Soleil, & ces parties une fois torrefiées, contenües dans les petits eſpaces de cet Element, &

par luy inſinuées dans la maſſe du ſang de ceux qui le reſpireront, ſeront d'une grande efficacité à y exciter une même aduſtion, qu'elles ont reçeu du feu Solaire, & à produire par conſéquent des fiévres malignes.

I'expliquerai dans le Chapitre ſuivant, en traitant de la Contagion, la maniere dont ces parties aduſtes du ſang peuvent brûler celui de ceux à qui elles ſont communiquées; cependant je ne deſavoüe pas, que la corruption de ces Cadavres ne puiſſe cauſer des fiévres putrides; mais je ſoûtiens qu'elles ne ſeront malignes,

que par la Sideration du ſang : qui pourra être la ſuite d'une grande effuſion, de la façon que je l'ai dit ; ou de ce que les particules qui s'éleveront de la diſſolution de ces corps, melées en ſuffiſante quantité à l'air, ſeront brûlées par les parties du feu du Ciel ; & à raiſon de l'analogie qu'elles auront avec le ſang humain, y produiront une alteration aprochante, qui ſera la cauſe des fiévres malignes.

Si nous quittons pour un moment la Phyſique, pour nous en tenir au Texte ſacré, nous ſerons forcés d'avoüer, que Dieu vou-

lant punir les hommes de leurs crimes, leur envoïe quelquefois la peſte, ou des maladies qui en aprochent, pour les faire revenir à lui. Nous en liſons un exemple authentique dans l'Hiſtoire de la Pénitence du Roy David, à qui il donna le choix de la peſte; de la guerre, ou de la famine, pour l'expiation de ſes pechez, & que cét illuſtre Pénitent choiſit le premier fleau, parce qu'il en pouvoit plus ſouffrir que des autres. Le Seigneur dit ailleurs, *Perſequar eos in peſtilentia, & dabo eos in vexationem.* Et le Prophéte Ezechiel au Chapitre cinquiéme

menace Ieruſalem & lui prédit que Dieu le punira ſans miſericorde de ſes impietés, & que la troiſiéme partie de ſes habitans mourront de la peſte.

Ces menaces du Tout-puiſſant irrité contre la terre, s'éxecutent ſans en rien emprunter, parce que comme tout a contribué à l'offenſer, tout lui eſt odieux; & il ſe ſert de ce qui lui eſt plus proche & ſans tache, du Soleil & des autres Aſtres, & non de ce qui eſt renfermé dans les entrailles de la terre, de l'arſenic ou des autres poiſons, dont les hommes ſe ſont ſervis, pour s'en-

poiſonner les uns les autres, & ont par là commis mille & mille abominations.

Je crois même pouvoir avancer, ſans que l'on doive m'accuſer, d'avoir voulu trop avant foüiller dans les ſecréts de la Sageſſe infinie; qu'elle ne voudroit mettre en uſage pour ſe venger de leurs crimes, les mêmes choſes qu'ils ont emploïé pour les commettre. La raiſon de cela eſt qu'ils croiroient déflors leur perfidie ſuffiſamment autoriſée, & ſans reproche; & Dieu qui ſçait que les méchans ſe font dés loix particulieres, pour oppoſer aux remors inte-

rieurs de leurs conſciences, & s'entretenir avec quelque eſpece de repos dans le crime, veut leur ôter tout le prétexte qu'ils pourroient tirer de ce qu'il fait à leur égard.

CHAPITRE III.

Signes des fiévres malignes. Explication de la Contagion, par la Sideration du ſang, & à ce ſujét, de la Rage, & de l'Hydrophobie.

LEs fiévres malignes paroiſſent rarement dans leur commencement être auſſi dangereuſes qu'elles le ſont, leur chaleur eſt ſi

moderée, & le pouls de ces malades approcha tant du naturel, qu'à peine ſentent ils avoir la fiévre : mais comme on les voit aſſoupis (quoi qu'ils ne dorment que fort peu) que leur langue eſt ſouvent ſeche & noire, qu'ils ſe plaignent d'ailleurs d'une douleur à la teſte, & par tout le corps, d'une oppreſſion, ou difficulté de reſpirer, d'un épuiſement de leurs forces, qu'ils ont avec cela des inquietudes continuelles, & que ces ſymptomes ne ſçauroient provenir de la fiévre, qui ſe preſente, ſi elle n'étoit produite d'une cauſe extraordinaire ; on ſoupçonne avec raiſon la

malignité ; & l'on eſt dans la ſuite perſuadé que tous ces accidens en ſont les effets ; parceque le délire ſurvient, qu'il paroit des taches rouges & noires, des parotides & des bubons, que pluſieurs ſont en même tems attaqués du même mal, qu'il en meurt plus qu'il n'en échape, & que ces maladies ſe communiquent de l'un à l'autre.

Il y en a du même caractére qui ne ſont pas ſi cachées, & ſe montrent du premier jour, avec beaucoup plus de violence : la chaleur eſt brulante, la fiévre vehemente, les forces diſſipées, la douleur de teſte intolerable, les veil-

les continuelles avec déli-re, la ſoif inextinguible, la langue eſt ſeche & noi-re; & ces ſymptomes ſont ſouvent ſuivis d'hémor-ragies, de vomiſſemens, de ſincopes, de taches, exanthemes, & autres mar-ques par tout le corps, les urines ſont variables, rou-ges, blanches, troubles cruës, les charbons s'y font voir & ſentir, & ces fiévres ſont comme les premieres, populaires, pernicieuſes, & contagieuſes.

Tous ces ſymptomes ſont communs à la peſte, aux fiévres peſtilencielles, & malignes, & ne ſont diſ-ſemblables de l'une à l'au-tre que par leur vehemen-

ce, de même que ces maladies ne different qu'à raiſon du plus ou du moins de la ſideration du ſang. Leur explication me paroit neceſſaire pour l'éclairciſſement & confirmation de mon ſiſtéme, & je commence par la Contagion, comme l'inſéparable & plus remarquable de tous.

J'entens par la Contagion une communication de la maladie d'un animal à l'autre, par l'introduction des miaſmes d'un corps à l'autre, au moien de la reſpiration, attouchement ou inſenſible tranſpiration, & cela ou immediatement, ou en dépoſant des particules inſenſibles de l'in-

fection, en quelque ſubſtance, d'où elles ſoient en ſuite inſinuées dans le corps de celui, à qui la maladie doit être communiquée. Ainſi Pierre attaqué d'une fiévre peſtilencielle, ou de quelque autre maladie contagieuſe, pourra la communiquer à Jean, ou par ſon ſouffle, ou par l'inſenſible tranſpiration, s'il s'en approche de fort prés, ou par l'attouchement, s'ils ſe touchent l'un l'autre; & il pourra ſe faire encore, que le mal ſe communiquera à ce dernier, s'il s'eſt fait un uſage dans le tems de la maladie, ou peu aprés la mort du premier, de quelque linge, habit ou

autre choſe, qui lui aura ſervi depuis qu'il devint malade, & qui aura été propre à recevoir, & retenir les miaſmes qui exhaloient continuellement de ſon corps. Pour me rendre plus intelligible, j'ajoûterai que par l'inſpiration nous recevons preſque à tout moment avec l'air les corpuſcules étrangers qui ſe ſont inſinuez dans ſes petits eſpaces, & que par l'expiration nous y en renvoïons qui replacent, ce que nous en avons receu : mais lorſque l'air qui eſt pouſſé du poûmon d'un animal malade eſt d'abort attiré par l'autre; cét air farci des miaſmes qui ſortent du pre-

mier corps, fait une plus violente action dans le ſecond, parce qu'il y apporte un plus grand nombre de parties infectes du premier, que s'il avoit eu le tems de s'étendre & ſe méler avec d'autres parties de cét Element ; car en ce cas, les parties inſenſibles de l'infection auroient éte diſperſées & mélées avec d'autres differens corpuſcules & exhalaiſons, qui par cette diviſion auroient diminué leur action.

Touchant l'inſenſible tranſpiration & attouchement, je dis que par les pores il ſort de nos corps & des autres animaux, une grande abondance de cor-

puſcules, qui juſqu'à une certaine diſtance du corps d'où ils ſortent, ſont aſſez unis pour faire une grande impreſſion ; mais que pouſſez & comme chaſſez de la ſuperficie par ce qui en exude inceſſamment, ils ſe mélent neceſſairemẽt à l'air, & ne ſont dés lors plus capables d'une ſi grande activité. C'eſt pourquoi nous recevons par l'attouchement d'un corps, une plus grande impreſſion des parties inſenſibles qui en ſortent, parce qu'elles s'inſinuent en nous avec plus d'union, & y font par conſéquent plus de force.

Toutes les maladies contagieuſes ſe communiquent

de cette maniere ; & ſi je ne ſpecifie pas ce que chacune envoïe de particulier pour cela ; c'eſt parceque mon deſſein n'eſt pas de parler preſentement de toutes, mais ſeulement des fiévres malignes, & par raport à elles, de la peſte & fiévres peſtilencielles. Ie dis donc que par la méme raiſon, que le ſang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres cauſe ces maladies, les miaſmes ou particules infectées de ce ſang, inſinuées en ſuffiſante quãtité dans un autre, d'ordinaire oleagineux & ſouvent viſqueux, ſe méleront facilement à ſes parties, par leur analogie s'y atta-

cheront, les brûleront, aprés elles d'autres, & conſecutivement le tout ; plus ou moins vite, à proportion de leur activité, & de la diſpoſition de la maſſe du ſang, où elles auront été introduites, & cauſeront les mêmes maladies, ſi ces miaſmes n'en ſont promptement ſéparez, par une loüable fermentation, & tranſpiratiõ ſuffiſante, tout de même qu'une petite partie de levain, mélée à une groſſe maſſe de pâte, la rend dans peu de temps ſi ſemblable à elle même, que ce qui en ſera ſéparé, pourra produire le même effét dans une autre que le premier levain dans celle-là.

Cette

Cette contagion du ſang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres paroît extérieurement, dans les Charbons, qui en tirent leur origine, & ſont des tumeurs contagieuſes, lors même qu'ils ne ſont pas ſymptomes des fiévres malignes : car quoi qu'il n'en exhale que peu de miaſmes ou particules infectées, parce que l'eſcarre s'oppoſe à leur iſſuë ; ceux qui en ſont attaquez ne laiſſent pas d'en infecter ſouvent d'autres : combien donc plus fortement le ſang brûlé, qui cauſe les fiévres malignes le pourra-til, puiſque ſans aucune diſcontinuation, il en

exhale un nombre preſque infini de ces parties infectées, par l'expiration & la tranſpiration.

Vouloir nier que les charbons qui paroiſſent ſans fiévre ſoient contagieux, eſt aller contre l'expérience, qui nous fait voir qu'ils ſont tels, pourveu qu'ils ſoient aſſez conſidérables, pour communiquer une ſuffiſante quantité de leurs miaſmes; & pourquoi ne le ſeroient-ils pas d'eux mêmes: ſi, comme l'on n'en peut douter, ils ſont faits d'un ſang brûlé, d'où il exhale toûjours quelque choſe de pernicieux, puiſque les parties d'un ſang moins

brûlé (tels qu'eſt ſouvent celui des moutons) arrêtées à leurs toiſons, ſeches & arides, ſont capables de produire ces tumeurs, & qui plus eſt, des fiévres malignes, peſtilencieles, & la peſte même à ceux qui les touchent.

Car on ne ſçauroit donner d'autre raiſon, de ce que ceux qui touchent des toiſons ſeches, principalement celles qui ſont aportées d'Afrique, ſont ſouvent infectées de ces maladies, ſinon que les parties ſubtiles ou exhalaiſons du ſang de ces animaux, extrémément échaufé ou brûlé, par l'ardeur du Soleil, ont été par la fermen-

tation pouſſées juſqu'à la peau ; & n'aïant pû la pénétrer pour ſortir, à cauſe de ſa denſité, elles s'y ſont arrêtées, & attachées à ce qu'il y a eu de graiſſeux, & là conſervées comme le feu au bitume ; de ſorte que ceux qui les préparent, en les touchant, frotant, & battant, reçoivent aiſément ces corpuſcules qui en ſont excitez. Et ceux qui gardent en Quarantaine, les toiſons aportées de Barbarie ou d'autres endroits d'Afrique, reçoivent de même par le moïen de l'air, les miaſmes qui en exhalent ; & qui à raiſon de la quantité qui en eſt introduite dans la

maſſe de leur ſang, peut produire des fiévres peſtilencieles & malignes, à proportion de la Sideration qu'elles y pourront cauſer. Et s'ils ne peuvent faire un ſi grand effét, parce qu'ils ſont en trop petit nombre, elles ſeront entiérement chaſſées de la maſſe du ſang, ſi la fermentation & la tranſpiration ſont telles qu'elles doivent être.

Que s'il arrive néanmoins que ces miaſmes pouſſez du dedans à la ſuperficie, où il ne ſe fera qu'une fermentation mediocre & inſuffiſante pour les en tirer, ſoient aſſez unis & en aſſez grand nom-

bre ; ils brûleront la partie où ils ſe trouveront, & exciteront un Charbon, qui ſans être accompagné d'aucune fiévre maligne, aïant une fois brûlé le ſang qui ſera porté pour la nourriture de cette partie s'il en exude en ſuite une aſſez grande abondance de miaſmes, pour ſe communiquer à d'autres perſonnes dont le ſang ſoit dans la diſpoſition qui a été ſpecifiée, ils produiront, ſans doute, en elles d'autres Charbons.

On voit même ſouvent, que les laines ſéparées de ces peaux, nonobſtant la précaution de les expoſer long-tems à l'air, excitent

aprés des Charbons à ceux qui les nettoïent : parce qu'elles retienent encore aprés la Quarantaine des miaſmes de ce ſang brûlé. On voit auſſi que les laines quoique teintes & travaillées, ſont plus propres à recevoir les miaſmes de la peſte, & de les introduire dans les corps de ceux qui en ſont revêtus, que toute autre ſubſtance ; c'eſt comme un vieux tiſon qui brûle à l'approche du moindre feu, & communique tres-facilement ſa chaleur, parce qu'il n'eſt rien d'aſſez ſolide dans ſa compoſition, pour en arrêter les parties, & les empêcher de

ſe porter d'un corps à l'autre.

Pour faire voir des effets plus ſurprenans de la Contagion qui vient de la Sideration du ſang, diſons quelque choſe de la Rage des chiens, que l'on ne peut revoquer en doute tirer ſon origine de l'incendie du ſang de ces animaux, par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres, puiſqu'ils ſont ordinairement attaqués de cette maladie, dans les grandes chaleurs, ſingulierement dans la Canicule, & que les ſymptomes en ſont la fureur, les veilles continuelles, une ſoif que rien ne peut éteindre, aïant, toû-

jours la gueule ouverte, quoi qu'ils ne puiſſent boire, par l'horreur & crainte qu'ils ont de l'eau & de toute choſe liquide: en ſorte que la plûpart des Auteurs diſent que le ſang de ces animaux eſt torrefié ; & Capivaccius appelle la Rage *inquinamentum cinerulentum*, voulant exprimer par ce terme, que le ſang eſt ſi fort brûlé, qu'il eſt preſque réduit en cendres.

Pour le prouver par l'experience, cét Auteur dit que le cadavre d'un Moine qui étoit mort hydrophobique, aïant été ouvert, on trouva le pericarde ſans aucune humidité, & une partie de cette membrane

abſolument brûlée, & reduite en cendre; ce qu'il aſſûre avoir été fait par ce feu vénéneux. Et de toutes les maladies Contagieuſes, rien n'aïant été écrit de ſi violent, de ſi ſurprenant, ni de ſi pernicieux, que ce que nous liſons, dans les livres des plus illuſtres Médecins qui ont écrit de la Rage; il me paroit neceſſaire d'en inſerer ici quelques Obſervations, pour achever de démontrer la verité de ce que j'ai dit, touchant la cauſe de la Contagion dans les fiévres malignes.

Lib. de morb. contag. p. 270.

Palmarius raconte qu'un païſan extrémément tourmenté de la Rage, recon-

noiſſant qu'il n'avoit de vie que pour quelques momens, ſupplia ceux qui le tenoient attaché, de lui permettre de donner le dernier baiſer aux enfans qu'il alloit quitter, ce qui lui aïant été accordé, il mourut un moment aprés; mais choſe étrange! au bout de ſept jours, ces miſerables enfans fûrent attaquez de la Rage, & moururent avec le même tourment que leur pére.

Il eſt écrit dans les Obſervations d'Eſaïe Meiſchner, qu'un jeune Gentilhomme aïant par hazard trouvé ſous un lit une épée cachée, dont on avoit tué depuis pluſieurs années un

Lib. de Obſerv. propr.

chien enragé, ce jeune homme demanda inſtamment qu'on la lui donnât, & lui aïant été accordée, voulant nettoïer & polir cette arme, qui étoit couverte de roüille ; & s'étant fait inopinément en y travaillant une legére plaïe à un doit ; il en dévint peu aprés enragé & mourut.

Obſerv. Chirurg. centur. 1. obſer. 86.

Fabrice Hildanus fait mention d'une Dame, de laquelle un chien enragé aïant pris la jupe avec les dents, pluſieurs foïs ſecoüée & déchirée ; ſans néanmoins lui avoir fait la moindre égratigneure, le chien s'étant enſuite enfui, & elle ignorant ; qu'il

fût enragé, voulant raccommoder sa jupe, coupa pour cét effét avec les dents, comme les Couturieres font ordinairement, quelque filet qui en étoit separé, resta trois mois sans aucun mal, dévint ensuite peu à peu mélancolique, fût aprés tourmentée de graintes, de visions, & d'imaginations terribles, eut enfin aversion, & horreur de l'eau & du vin, & le mal en vint à cette extrémité, qu'elle aboyoit comme un chien, mordoit tantôt un domestique, tantôt l'autre, & finit ainsi misérablement ses jours.

Je pourrois par un grand

nombre d'autres Obſervations, prouver la violence & l'efficacité de cette Contagion, provenant d'un ſang brûlé de ces animaux, par le feu du Soleil & des autres Aſtres ; mais, à mon avis, ces trois ſuffiſent, & je ne prétens pas groſſir ce Traité des écrits d'autrui. J'expliquerai dans la ſuite de ce Chapitre les effets ſurprenans de cette Contagion, dans les exemples cités, je dois auparavant répondre à une difficulté qui peut m'être propoſée ſur ce ſujét.

Si la Rage des chiens vient (me dira quelqu'un) de ce que leur ſang eſt brûlé par les Aſtres, &

que la cauſe de la peſte, des fiévres peſtilencieles & malignes, ſoit auſſi la Sideration du nôtre, par leur ardeur; d'où vient que les ſymptomes de ces maladies ſont ſi differens de ceux de la Rage, lors qu'ils ne devroient differer que du plus ou du moins de vehemence, à proportion de la plus forte ou plus foible Sideration? comme il arrive dans ces trois dernieres maladies; ou pour le dire plus préciſément, d'où vient que dans la peſte, les fiévres peſtilencieles & malignes, les malades ne ſont pas hydrophobiques? & que ceux la n'ont pas des charbons, des

bubons, & autres ſignes des fiévres peſtilencieles? S'il eſt vrai que ces maladies ſoient produites d'une même cauſe, plus ou moins violente.

Je répons que le ſang du chien eſt beaucoup plus ſulfureux, viſqueux & plus ſuſceptible du feu que celuy de l'homme; quoique plus groſſier, en ſorte qu'il eſt dans le temps de la Rage de cét animal, devenu comme reſineux par la combuſtion: & les parties de ce qui eſt tél de ſoi ou par accident, eſtant d'une ſi étroite liaiſon des unes aux autres, qu'à peine s'en peuvent elles ſéparer; tres-peu

ſeront portées çà & là pour ſortir par les pores, par le moien de la fermentation & de la tranſpiration : mais dés que la maſſe du ſang aprés l'impreſſion du feu du Ciel aura été enflamée, ce qui aura, ſans doute, commencé dans le cœur, l'embraſement s'y augmentera de plus en plus par la force de ſes levains, & les fumées en ſeront ſans ceſſe pouſſées déhors par l'expiration, tous les miaſmes de ce feu vénéneux ſortiront conſéquemment par là, ou, s'il ſe peut, par quelqu'autre endroit, qu'ils ne pourront y laiſſer aucune marque, moins encore exciter quelque tumeur. Et

les hommes qui auront été infectés de ce vénin, ou par la morſure du chien, par l'attouchement de la bave, ou autrement, avant que d'être réduits à cet état, leur ſang déviendra cõforme à celui de cet animal, & à cauſe de ſa grande viſcoſité, rien n'étant porté à la ſuperficie, il n'y paroîtra aucunes marques ni tumeurs, comme dans les maladies peſtilencieles, ou malignes, où le ſang n'eſt pas ſi torrefié; c'eſt pourquoi il en exude par les pores un nombre infini de particules, dont quelques unes s'arrêtent à la ſuperficie, & y cauſent ces marques & ces tumeurs;

ainſi qu'on verra dans le Chapitre ſuivant.

Pour rendre raiſon de ce que l'Hydrophobie n'eſt pas un ſymptome des fiévres peſtilencieles, & malignes, quoique dans toutes ces maladies le ſang ſoit brûlé par le feu des Aſtres, je me vois obligé de faire une plus longue digreſſion, que je ne me l'étois propoſé ; mais peut-être ne ſera t'elle pas déſagreable, puiſque j'eſpere d'éclaircir ce qui juſqu'à preſent a été ſi obſcur, qu'on n'a oſé entreprendre de l'expliquer phyſiquemẽt. Galien trouve même à redire, que Pelope ſon Précepteur l'ait voulu faire par des cauſes

Lib. 2. de ſimpl. medicam. facult.

manifeſtes, & l'accuſe de vanité & d'ambition: quoiqu'il me ſemble (avec le reſpect que je dois à la mémoire d'un ſi grand Homme) que c'eſt trop legérement blâmer ſon Maître, & qu'on doit avoir au contraire obligation à ceux qui fatiguent leur eſprit pour découvrir ce que les autres n'ont pû faire.

Je ne m'arrête pas à combatre l'opinion de ceux, qui ont écrit que l'Hydrophobie procede de ce que ceux qui en ſont attaquez, s'imaginent voir dans l'eau ou tout autre liqueur, l'image du chien qui les a mordu, & l'ont par conſéquent en horreur: cette

ſuppoſition a été ample-
ment refutée par Sennert, & par *Petrus Salius Diverſus lib. de affectib. ab aliis Pract. non exhibit. cap.* 19. & je ne la regarde que comme un conte de femme. Inſtitut. Med. lib. 2. part. 3. ſect. 2.

Pour l'explication de cet éffroïable ſymptome de la Rage, je dis que quand elle eſt venüe juſqu'à cet excez, le ſang de celui qui en eſt tourmenté eſt comme reſineux, qu'aïant pris feu, rien ne lui eſt ſi nuiſible que l'eau, ou quelque autre liqueur; & que le malade connoiſſant par expérience le dommage qu'il en recevroit, s'il en bevoit, l'apprehende & l'a en horreur.

Pour faire voir, que le ſang du chien de viſqueux qu'il eſt naturellement, dévient dans la Rage comme reſineux, je n'aurois beſoin que des Obſervations que j'ai cy-devant raporté de Meiſchner, Palmarius, & Fabrice, puiſqu'on ne peut rien s'imaginer de ſi gluant, que ce qui reſtoit du ſang de l'animal enragé, attaché à cette épée dont ce jeune homme ſe fit cette légére plaïe à un doit; car ſi ç'avoit été de la poix, du goudron, ou du glu, la pouſſiere ou la roüille dont cette arme étoit couverte, auroit aprés pluſieurs années diminué, ſans doute, leur viſcoſité, & tenacité;

mais cela ne peut rien rabatre de celle du ſang de cet animal, puiſque les parties s'attacherent ſi facilement, & intimement à celui de ce jeune Gentilhomme. Et ce païſan dont parle Palmarius, par ce dernier baiſer qu'il fit à ſes miſerables enfans, leur laiſſa à tous des miaſmes de ce ſang gluant, qui s'attacherent ſi fort au leur, que ne pouvans en être ſéparés, ils l'infectérent, ou pour mieux dire, le brûlérent, & leur communiquérent par ce moien la Rage. Enfin Fabrice Hildanus par l'Hiſtoire de cette Dame fournit un exemple, qui démontre qu'il ne fût ja-

mais rien de ſi gluant, rien qui s'attache ſi facilement au ſujét, & qui s'en ſépare avec tant de peine, que le ſang du chien enragé, ou ſes miaſmes ; puiſque la bave de celui qui déchira la jupe de cette femme, en retint encore aſſez aprés tous les mouvemens & ſecoüemens, & le fil qu'elle coupa avec les dents en aïant été moüillé, & elle y aïant touché des lévres, & poſſible de la langue, les miaſmes ou corpuſcules vénéneus, s'inſinuérent par les pores dans les vaiſſaux capillaires, & de là plus avant dans la maſſe, & y adhérerent ſi fortement, qu'ils la réduiſirent inſenſiblement

ſiblement aprés trois mois de temps, au même état que celle d'où ces particules étoient ſorties. N'en doutons pas, puiſque cette malheureuſe Dame abboyoit & mordoit tout comme un chien. Je prouve par d'autres raiſons que le ſang du chien eſt ordinairement viſqueux, parcequ'il eſt compoſé de beaucoup de ſoufre, de peu d'eſprits, de quelques parties ſalines, & tres-peu d'humide; & je ſoûtiens que cela eſt ainſi, parce que *ex iiſdem conſtamus quibus nutrimur*: Or cét animal ſe nourrit communément de charognes, d'os, de méchant pain, & des excremens des

hommes, ce qui ne ſçauroit produire qu'un chyle propre à faire un tel ſang; & en effét, il eſt ſenſiblement gluant, & ſent mal. Ceux qui en ont ouvert pluſieurs en vie, ſçavent que quelles précautions que l'on prenne, les mains ſont quelques tems infectées de cette mauvaiſe odeur; & les autres chiens qui la ſentent vont abboyant apres eux. La graiſſe de cet animal eſt d'ailleurs, au ſentiment de Schroderus, plus chaude que toutes les autres; ſes excremens fort ſecs, & les propriétés que le même Auteur reconnoit en eux, marquent aſſez quels ſont

Pharm. Med. Chy. lib. 1. claſ. 1, artic. VIII.

les principes de ce, d'où ils ont été ſeparez.

Outre ces raiſons nous voïons que le chien eſt diſpoſé à s'irriter facilement, à veiller & agir beaucoup, qu'il eſt extrémément vorace & digere les os, ce qu'il ne ſçauroit executer, quelle quantité de parties ſalines que l'on voudroit raiſonnablement ſuppoſer dans ſa ſalive, & les diſſolvans de ſon eſtomac, ſi une chaleur extraordinaire ne concouroit à cette opération. Et cette chaleur n'étant entretenüe que par l'abondance du ſoufre, & tout ce qui eſt ſulfureux étant à proportion viſqueux, il eſt évi-

dent que le ſang de cet animal l'eſt naturellement beaucoup : & le peu d'humide de cette maſſe étant conſommé par l'ardeur violente des Aſtres, cette grande quantité de ſoufre, s'uniſſant par conſéquent plus étroitement avec le peu d'eſprits & les parties ſalines & terreſtres, il faut neceſſairement qu'il en reſulte un ſang extrémément gluant, & comme reſineux.

J'appuye cette vérité, en expliquant ſuccintement, l'action des remédes dont on ſe ſert pour garantir de la Rage, ceux qui ont été mordus par quelque animal enragé. Les trois principaux & ſpecifiques ſont

le bain de la mer, le cautére actuel, que les uns appellent *Clef de S. Pierre*, les autres *de S. Hubert*, & la cendre des écreviſſes de riviere, priſe l'eſpace de quarante jours.

Le bain de la mer agit efficacement, en introduiſant quantité de parties aqueuſes & ſalines dans la maſſe du ſang; les aqueuſes en deffendent l'entrée à celles que l'animal a laiſſé dans la plaïe qu'il a fait; car comme ces corpuſcules véneneux ſont viſqueux, ou reſineux, de même que le ſang d'où ils ſont écoulés, & que les parties aqueuſes & viſqueuſes ſont reciproquement immiſcibles,

& impénétrables lorſqu'il y a dans le ſang une ſuffiſante quantité des aqueuſes, les autres ne ſçauroient ſe faire paſſage à travers, & les parties ſaines qui ont été en même tems introduites, reſiſtent encore puiſſamment à l'incendie: ſi bien qu'il n'y a rien à craindre, pourveu qu'on ait recours à ce reméde, avant que les parties reſineuſes de l'animal enragé, aïent fait du progrez dans le ſang de celui qui en a été mordu. Mais par contre, s'il arrive qu'on ait differé d'aller ſe baigner à la mer juſqu'à ce que ces miaſmes vénéneus aïent ſucceſſivement, des unes

aux autres parties de ſang, alumé le feu dans toute la maſſe, ce ne ſera plus un reméde ; les parties aqueuſes de la mer ne ſeront plus à tems d'empêcher cet incendie ; & bien loin d'éteindre le feu, l'augmenteront par les raiſons que je donnerai dans la ſuite de ce Chapitre.

Le cautére actuel doit être appliqué profondement à la partie morduë, l'eſcarre emportée dez le lendemain avec un inſtrument tranchant, ſans attendre la chûte, & l'ouverture entretenuë, du moins pendant quarante jours ; appliquant deſſus durant ce tems là des cardiaques,

que la malade doit auſſi prendre intérieurement.

Pour diſſoudre, & faire évaporer les parties reſineuſes du ſang brûlé de l'animal enragé, qui ont été introduites dans la partie mordue, il ne faut pas moins que du feu, encore faut-il qu'il ſoit fort ardent, dit Galien; car rien autre n'eſt capable de faire cette diſſolution, & procurer cette évaporation. Et il faut le faire pénétrer auſſi avant qu'il eſt poſſible, eû égard à la partie, & le tems qu'il y a que la morſure a été faite; crainte que quelqu'une de ces parties reſineuſes ne reſte. Il faut par la même raiſon ne

Lib. de Theri-ca ad Piſonem.

pas attendre la chûte de l'eſcarre, mais l'emporter promtement, & tout ce qui la touchoit, de peur qu'il n'y demeure quelqu'une de ces parties vénéneuſes au deſſous, ou à côté; & l'on doit enfin entretenir cette ouverture, du moins l'eſpace de quarante jours, pour faire ſortir par la ſupuration, juſqu'à la moindre particule, qui pourroit avoir été touchée, par celles de cette poix vénéneuſe. Si quelqu'une de ces conditions manque, il n'eſt pas ſeur que ce reméde ſoit profitable, témoin Fabrice Hildanus, en la perſonne de la fille de Sebaſtien Cuiſi-

nerus, dont il fait mention au lieu ci-ceſſus cité.

Les *cendres d'écreviſſes de riviere*, dont il faut prendre chaque matin une petite cuillerée pendant quarante jours, pour prévenir la Rage, eſt un reméde que Galien avoüe avoir apris d'Eſchrion Empirique.

Tout le monde ſçait qu'il n'eſt rien de ſi efficace, pour éteindre le feu pris à quelque matiére reſineuſe, que de jetter des cendres deſſus, & qu'il n'eſt rien qui puiſſe ſi ſûrement empêcher qu'il ne ſe prenne à quelque choſe de ſemblable, que d'y en méler une ſuffiſante quantité. Et s'agiſſant dans cette occaſion

d'éteindre les parties reſi-neuſes, que l'animal a intro-duites par ſa morſure dans la partie, & qui de là pour-roient s'inſinuer plus avant dans la maſſe, & la chan-ger en ſubſtance ſembla-ble à la ſiene, il eſt ſeur, que ſi l'on peut ſuffiſam-ment introduire des cen-dres dans le ſang, dont on apprehende l'incendie, el-les reſiſteront puiſſamment à l'action de ces parties re-ſineuſes alumées, empê-cheront qu'elles ne brû-lent, ni altérent celles où elles ſeront mélées, & éteindront encore les au-tres.

Afin que le ſang en puiſ-ſe recevoir la quantité né-

ceſſaire dans ſa ſubſtance, il faut que les cendres ſoient ſubtiles & légéres, & qu'elles n'aïent ni acrimonie, ni chaleur ; les écreviſſes rafraichiſſent, humectent, arrêtent la ferocité des eſprits, & l'on trouve uniquement dans leur cendres toutes les qualitez requiſes. Elles doivent être ſubtiles, pour boucher, ſinon abſolument, du moins aſſez, les poroſitez & vacuités du ſang, pour s'oppoſer par ce moïen à l'introduction des miaſmes du feu vénéneux : légéres, pour n'être pas un obſtacle à la fluidité, à la circulation, & fermentation du ſang, comme il arriveroit,

s'il étoit rempli de cendres grossiéres ; & elles doivent être exemptes d'acrimonie & de chaleur, parce qu'elles y exciteroient autrement des fermentations, & irritations extraordinaires, à proportion de ce qui seroit contenu dans la masse ; qui subsisteroient, jusquà ce qu'elles en fussent separées ; & il seroit par là impossible, que la quantité nécessaire s'y trouvat jamais ; outre que par ces mouvemens violens, la partie spiritueuse du sang, pourroit être encore dissipée, & les miasmes vénéneus agir plus vigoureusement.

Pour preuve de la secon-

de propoſition, qui eſt que ce ſang reſineux étant alumé, rien n'eſt ſi nuiſible au malade, que l'eau ou quelque autre choſe liquide; je n'ay qu'à faire remarquer, que la reſine qui boult dans un pot eſt enflammée, ſi on y verſe une mediocre quantité d'eau, & que cette flamme augmente, ſi dans la veüe de l'éteindre on continüe de jetter deſſus quelque liquide, parce que les parties de cette reſine, qui étoient diſperſées, & diviſées par celles du feu, ſont reünies par les parties de l'eau, qui peſent par deſſus: car, comme je l'ay déja dit, les parties aqueuſes & reſineuſes ne

ſe mélans pas, de l'union de ces dernieres, il s'en enſuit une plus étroite des parties ignées, & en elles mêmes, & auſſi les reſineuſes, d'où il faut néceſſairement, que l'embraſement augmente. Or le ſang viſqueux & comme reſineux de l'Hydrophobique, s'alumera tout de même de plus en plus, par l'eau ou quelque autre liquide qu'on lui donne ordinairement : car étant infinuée dans la maſſe, & ne s'y mélant point, il y aura délors une plus intime union des parties reſineuſes & ignées: & la violence des ſymptomes, bien loin de diminuer augmentera à proportion.

D'où il eſt evident que rien ne lui ſçauroit être ſi nuiſible dans cet état, que ce qu'il craint ſi fort & a tant en horreur.

Pract. lib. 1. part. 2. cap. 16. Cela eſt confirmé par ce qu'en a écrit Sennert. Les Anciens, dit-il, recommandent le bain, & boire de l'eau, & Celſe écrit que l'unique reméde aux hydrophobiques, eſt de jetter le malade ſans qu'il s'en donne de garde, dans quelque étang: & s'il ne ſçait pas nager, le laiſſer tantôt boire, & tantôt le relever, & continuer, en ſorte que malgré qu'il en ait, il ſe ſaoule d'eau. Mais pluſieurs ont obſervé, que cela a véritablement quelquefois

profité pour prévenir l'hy- "
drophobie ; quoique l'ex- "
périence a enſeigné à d'au- "
tres, qu'il ne faut pas s'en "
fier à ce reméde pour ſe "
preſerver de cette maladie; "
qu'il n'a non ſeulement de "
rien ſervi à ceux qui en "
ſont attaquez, mais leur a "
encore été préjudiciable, "
comme Celius Aurelien, "
& Avicenne l'enſeignent: "
Et la raiſon même ſemble "
le perſuader, parce qu'y "
aïant une ſi grande antipa- "
tie entre l'eau & ce venin, "
que les malades en fremiſ- "
ſent d'horreur à ſa veüe, à "
ſon bruit, ou à ſon mouve- "
ment, il eſt fort croïable "
que le mal s'irritera & aug- "
mentera par cette chûte & "

par cette boiſſon. Ce ſont
„ les propres termes de Sennert qui me paroiſſent fort précis. Et ſi la raiſon, l'expérience, & l'autorité ſont de forts arguments pour prouver quelque choſe, il me ſemble que cette propoſition l'eſt aſſez bien.

Touchant la troiſiéme, qui contient que l'hydrophobique connoiſſant par expérience le dommage qu'il recevroit de l'eau ou de quelque autre liquide, l'apprehende & l'a en horreur : je dis que les hydrophobiques ne délirent pas, qu'il y en a au contraire, qui raiſonnent parfaitement juſqu'au dernier moment ; & que s'ils s'éffa-

rouchent quand on leur preſente de l'eau ou quelque autre des liquides, dont ils ont uſé auparavant, c'eſt parce qu'ils ont ſouvent éprouvé, que leur mal en dévenoit pire, & reconnoiſſent que ce qu'on veut les obliger de prendre augmenteroit leur tourment, ce qui fait qu'ils le rebutent, & en tremblent, comme l'agneau tout privé de raiſon & d'expérience qu'il eſt, de la preſence du Loup. Sennert & *Petrus Salius Diverſus*, ſans avoir pénétré la raiſon de la peine que l'eau cauſe à ces malades, ont convenu que l'averſion qu'ils en ont procede de ce qu'elle leur fait

ſouffrir par une certaine antipatie qu'ils n'expliquent pas : & pourquoi ces malades ſur les expériences précedentes qu'ils ont fait avant que le mal en fût venu à cette extrémité, ne reconnoitroient-ils pas que l'eau & les autres liquides peuvent l'augmenter, puiſqu'ils connoiſſent ce qui de leur part peut être communiqué de pernicieux aux autres ?

Je pourrois rapporter pluſieurs Hiſtoires qui certifieroient cette vérité, mais pour abbreger j'ajoûte ſeulement, ce que le même *Salius Diverſus* dit avoir veu, & expérimenté en quelques hydrophobi-

Loco cibato.

ques, qui prioient les assi- "
stans de les bien tenir, de "
peur que s'ils échapoient, "
ils ne mordissent quel- "
qu'un; & les avertissoient "
de ne pas approcher leurs "
mains, ou quelque autre "
partie, de leur bouche, "
crainte qu'ils ne les pris- "
sent avec les dents, sans "
pouvoir se retenir. Et il dit "
encore, que ces mêmes ma- "
lades s'affligeoient & gé- "
missoient de leur misére, "
se plaignant qu'au com- "
mencement de la maladie, "
on n'y avoit pas apporté "
le secours nécessaire, im- "
plorans au surplus la misé- "
ricorde du Tout-puissant, "
lui demandans pardon de "
leurs pechés & la vie éter- "

nelle; Les termes de cet Auteur, que j'ai rapportez mot à mot, marquent combien ces malades étoient éloignez du délire, & font voir qu'ils étoient capables de connoître ce qui pouvoit leur être préjudiciable, aprés en avoir ſi ſouvent fait l'eſſai, & perſuadent qu'ils ne l'avoient en horreur que par cette ſeule raiſon.

Sur cette hypothéſe je dis que l'hydrophobie n'eſt pas un ſymptome de la peſte, moins encore des fiévres malignes, quoique dans ces maladies, le ſang ſoit brûlé par l'ardeur des Aſtres; parceque le ſang de l'homme, aïant beau-

coup plus d'humide & moins de ſoufre, que celui du chien, n'approche pas de la viſcoſité de l'autre : & le feu qui y eſt alumé par l'ardeur du Soleil, ne peut par conſéquent y cauſer une aſſez grande exſiccation, pour le rendre reſineux, & ne le pouvant dévenir, que quand les particules du ſang brûlé de cet animal, l'ont réduit dans un état ſemblable ; ce n'eſt pas merveille, ſi dans les fiévres malignes, l'humide qui eſt porté dans la maſſe du ſang humain, ne peut comme dans celui du chien augmenter l'embraſement : cét pourquoi l'homme n'en recevant au-

cune incommodité, n'apprehende ni l'eau ni les autres liquides, & les ſouhaite au contraire quelquefois, parce qu'il en reçoit du ſoulagement ſur l'heure.

CHAPITRE IV.

Explication des autres Symptomes des fiévres malignes.

AIant prouvé que la cauſe des fiévres malignes eſt le ſang brûlé par l'ardeur du Soleil & des autres Aſtres, & que la Contagion en dépend, me reſtant à expliquer le nombre

bre de differens ſympto-
mes, qui ſont tels, à raiſon
des divers mouvemens, que
le feu des Aſtres excite
dans la maſſe : je crois qu'il
eſt expédient de dire en
faveur de ceux qui n'ont
pas une ample connoiſſan-
ce des principes de Méde-
cine, que le ſang eſt une
liqueur compoſée de di-
verſes parties, dont il en
eſt d'extrémément actives
& ſubtiles, que l'on appel-
le par cette raiſon *Eſprits* ;
qu'il en eſt d'autres qui lui
ſont fort analogues, quoi-
qu'un peu plus craſſes,
mais néanmoins facilement
inflammables, qui ſont di-
tes ſulfureuſes ; qu'il y a
dans ce compoſé des par-

ties ſalines de differente façon, des aqueuſes en abondance, & enfin d'autres plus groſſiéres que toutes celles la, qui ſont pour ce ſujet appellées terreſtres.

Les Obſervations qui ont été faites ſur l'analiſe du ſang, rapportées par pluſieurs Auteurs, & ſoûtenuës par de ſi bonnes raiſons, qu'on ne ſçauroit en douter, font que je ſuppoſe la choſe, & dis que le feu des Aſtres faiſant impreſſion ſur la maſſe du ſang, rarefie & alume d'abort ſa partie ſpiritueuſe, qui s'évapore trés-facilement; & qu'il y a une ſi grande affinité, avec la par-

tie ſulfureuſe, qu'il eſt preſque impoſſible, que la premiere s'évaporant n'entraine avec elle une grande partie de l'autre. Que le ſang eſt dez lors comme deſanimé, & ſans mouvement; parceque ce qui reſte d'eſprit & de ſoûfre, joint aux parties ſalines, aqueuſes, & terreſtres, compoſent une maſſe lourde, & viſqueuſe, qui ne peut recevoir une grande fermentation, & dévient moins propre pour faire ſes actions ordinaires, à proportion de la perte qu'elle a fait de ſes premiers principes: & que le feu du Ciel agit avec plus de force, & d'efficacité,

aprés cette ſéparation, ſuivant qu'elle a été plus ou moins grande.

Quelquefois les particules de ce feu celeſte faiſans impreſſion ſur le ſang, en diſſipent la plûpart des eſprits, ſans que les parties ſulfureuſes s'exhalent, parce qu'elles ſont d'une groſſeur, par leur étroite union avec les ſalines & terreſtres, à ne pouvoir à la premiere attaque être évaporées, mais encore à peine diviſées. C'eſt pourquoi les parties du feu des Aſtres n'en détruiront en ce cas qu'une petite quantité, & ébranlans ou diviſans les autres, leur donneront un mouvement impetueux.

Cette hypothéſe de l'action du feu celeſte ſur le ſang eſt évidemment prouvée par les effets dont je ferai le détail dans la ſuite; mais avant d'en venir là, je crois pouvoir perſuader, que la choſe ſe paſſe ainſi, par ce que nous voïons que fait le feu ordinaire à l'égard du vin.

Perſonne ne diſconvient de la reſſemblance qu'il y a de l'un à l'autre, non pas tant à raiſon de la couleur, que de leurs principes, & effervescences ordinaires à tous les deux : & rien n'eſt tant capable de faire exhaler la partie ſpiritueuſe du vin que le feu ordinaire ; car nous voïons

qu'on réuſſit parfaitement à faire du bon vinaigre, en mettant un tonneau de vin dans une étuve, ou autre lieu prez du feu : ou en y plongeant pluſieurs fois un fer ardent. La partie ſpiritueuſe & la ſulfureuſe s'évaporent le plus ſouvent par ce moïen, ſans aucune effervescence apparente, le vin pert ſa force & ſa ſaveur, & les parties ſalines exaltées aprés cette ſéparation, ſe font ſentir à proportion de leur exaltation.

Il n'arrive pas toûjours, que ce feu introduit dans le vin faſſe une ſi grande diſſipation, tout celui qu'on a mis dans une étuve, ou

dans lequel on a paſſé & repaſſé un fer rouge de feu, pour le faire dévenir aigre, ne le dévient pas; & on le voit au contraire, fermenter quelquefois impetueuſement pendant quelque tems, aprés cette introduction, & ne pas dévenir aigre aprés cette effervéſcence, mais ſeulement pouſſé.

Le feu des Aſtres agiſſant ainſi ſur le ſang, & en faiſant évaporer une grande partie des eſprits, on ne devra pas être ſurpris de voir aux malades un épuiſement des forces, un pouls foible, la chaleur fort moderée, & une diminution de toutes les fonctions: car

je redis encore que l'ame vegetante & ſenſitive ne ſont que la plus ſubtile partie des eſprits du ſang, & qu'il faudra neceſſairement, que de leur diſſipation, il arrive une diminution de toutes les fonctions, & que les malades ſoient ſans forces, & comme accablés. La choſe eſt claire dans les ſyncopes, qui proviennent d'une ſubite interception ou diſſipation de quelques eſprits vitaux; toutes les parties du corps déviennent froides & languiſſantes ſur la meſure de ce qui a été diſſipé, ou arrêté : demeurent en cét état, juſqu'à ce que les eſprits aïent été

refaits, & déslors on revoit les ſignes de vie, partout où paroiſſoient auparavant ceux de la mort.

Ce que je dis des eſprits touchant l'ame vegetante & ſenſitive n'eſt pas une choſe nouvelle; car outre Critias & Empedocles, Hippocrate & Galien l'ont enſeigné : Le premier de ces Princes de la Medecine dit que l'eſprit ſeul eſt l'auteur de la vie aux mortels, & des maladies aux malades; *Spiritus mortalibus vitæ, & morborum ægrotis ſolus eſt autor.* Et dans un autre endroit du même Livre il dit que l'eſprit eſt le tres-grand ſeigneur & auteur de tout ce qui arrive au

Lib. de Flarib.

corps, *Spiritus maximus eſt eorum quæ corpori accidunt & autor & dominus.* Et Galien dit que l'eſprit eſt la ſubſtance même de l'ame, ou ſon premier organe, *Spiritus aut ipſa animæ ſubſtantia, aut primum ipſius organum eſt*: Et il dit ailleurs que l'eſprit animal eſt la propre matiére de l'ame, *Spiritus animalis propria eſt animæ materia.*

Lib. de utilitate reſpirat.

Lib. quod anim. mores corp. temp. ſequantur.

Lors donc qu'outre l'évaporation de cette partie ſpiritueuſe du ſang, la ſulfureuſe ſera auſſi diſſipée, la chaleur naturelle dépendant abſolument de ces deux principes, ſera diminuée ſur la régle de leur évaſion & le corps reſteroit alors froid & lan-

guiſſant, ſi le feu Solaire agiſſant ſur les débris des eſprits & du ſoûfre, joints aux autres parties de la maſſe du ſang, n'excitoit en continuant de la brûler, une fermentation mediocre, & ſouvent irréguliére, qui ne ſçauroit par cette raiſon cauſer une grande fiévre, non plus qu'une grande chaleur.

L'aſſoupiſſement ordinaire aux fiévres malignes, ſans que les malades dorment, vient de cette diſſipation, en ce que la maſſe du ſang dévenüe plus lourde & viſqueuſe, circule avec moins de facilité dans le cerveau, y reſte plus long-tems obſtruë par ce

retardement en quelque maniére les conduits, & remplit la ſubſtance : & les eſprits animaux embarraſſés, & comme enchaînés, les fonctions animales ſont interceptées, & en deſordre, & l'aſſoupiſſement en eſt la ſuite. Ainſi le travail extraordinaire, un grand chaud, un grand froid, une trop grande évacuation, aſſoupiſſent les perſonnes, ſoit en conſommant, ou en évacuant, diſſipant ou émouſſant, la pointe des eſprits : & à plus forte raiſon, les fiévres malignes doivent produire cet effét, puiſqu'outre une grande diſſipation des eſprits, & de la partie

ſulfûreuſe du ſang, ce qui reſte y eſt dans l'impoſſibilité de ſe mouvoir avec liberté ; & ſi cette influence des eſprits empéchée, ne procure le repos aux malades, c'eſt parce que le feu des Aſtres continuant ſon action contre cette maſſe craſſe & veſqueuſe, en agite les autres eſprits ; & ce tumulte joint à l'interception, doit produire un ſommeil interrompu & mêlé de mille troubles, qui ne ſçauroient que fatiguer un malade, bien loin de lui être d'aucun ſoulagement.

Le délire vient auſſi de cette diſſipation des eſprits ; car il en faut une

ſuffiſante quantité, pour la principale faculté de l'ame, & ils doivent être d'ailleurs dans un régulier & mediocre mouvement; & rien de tout cela ne pouvant ſe trouver dans ceux qui ſont attaquez des fiévres malignes; le délire eſt un des ſymptomes de ces maladies, qui dans un tems ou l'autre manque le moins à y joüer ſon role. C'eſt un fait d'expérience qui nous fait voir encore, que la plûpart des femmes aprés une évacuation, ou le jeune, capables de diſſiper quelques eſprits entrent dans le délire, ou diſent ne pouvoir dormir, parce qu'elles s'imaginent

mille fantômes, qui les en empêchent. Mais les femmes à part, il eſt vrai qu'on ne raiſonne pas ſi juſte dans l'âge decrepit, & que la plus grande partie des moribons délirent ou diſent des abſurdités.

Il eſt aiſé d'en donner la raiſon, c'eſt que les eſprits qui reſtent ſont aprés l'évaſion des autres, moins contigus & unis, & par conſéquent plus foibles, & par la moindre cauſe agitez, troublez, & mis en deſordre: Et il eſt déslors impoſſible, que l'entendemẽt, la volonté, & les operations en dépendans, qui s'éxecutent par leur moïen, ſe faſſent réguliérement,

lorſqu'ils ſont en cét état: De ſorte que dans les fiévres malignes, aprés la diſſipation d'une partie des eſprits, la maſſe du ſang étant, comme il a été dit, continuellement agitée, ceux qu'elle contient ne pouvans être qu'en deſordre, le délire doit neceſſairement ſuivre.

La difficulté de reſpirer eſt un effét de la diſpoſition du ſang à la coagulation, aprés la diſſipation des eſprits: car circulant alors plus lentement, quoiqu'agité & pouſſé par le feu étranger, qui eſt adhérant à la maſſe, il eſt dans ſa carriere incommode, & pour ainſi dire, douloureux

à toutes les parties, en ce qu'il reſte dans quelques-unes, plus long-tems qu'il ne doit, & les opprime en quelque façon, par exemple, le cœur & les poûmons, d'où vient la difficulté de reſpirer, & de cé, encore que les eſprits animaux deſtinés au mouvement des muſcles intercoſtaux, & du diaphragme, ſervans à la reſpiration, ont été en partie diſſipez.

Les inquietudes & les douleurs viennent auſſi de cette difficulté du ſang à circuler ; car on ne peut être en repos & n'avoir pas la reſpiration libre ; & il eſt difficile que ce qui

doit vivifier & animer toutes les parties, les accable, & empêche de ſe mouvoir, & n'être pas dans des tranſes continuelles. Et pour ce qui eſt des douleurs dont les malades ſe plaignent, je penſe que ce ne ſont que les triſtes ſenſations de peſanteur, dans toutes les parties, & de la violence que le ſang leur fait en les traverſant avec peine.

La langue eſt ſeche, & quelquefois noire, à cauſe des vapeurs qui ſont pouſſées d'une maſſe viſqueuſe, alumée, & paſſent continuellement par la bouche, ou bien la dépoſition de quelques matiéres fuli-

gineuſes, qui ſont les ſuites & les reſtes de l'incendie du ſang.

Les parotides & les bubons ſont des ſymptomes evidens de la pernicieuſe diſpoſition du ſang à ſe coaguler, & ces tumeurs viennent aux glandes des émonctoires, parce que l'humeur qu'elles reçoivent des nerfs, approchant encore de la nature du ſang, d'où il étoit quelque tems auparavant ſorti, & ce ſuc, devant, aprés qu'ils en ont tiré ce qu'il y avoit de plus ſubtil, (par le moïen d'une filtration dans ces glandes) revenir dans les veines, pour y recevoir une nouvelle élaboration; devenu

craſſe aprés cette derniere perte, de ce qui lui reſtoit de ſpiritueux, ne peut ſe faire paſſage par des conduits ſi étroits, & eſt contraint de reſter dans ces glandes : & le ſang qui eſt porté par les arterioles, & qui n'eſt gueres moins diſpoſé à s'y arrêter, pour peu qu'il trouve d'obſtacle dans ſa route, ce premier ſuc l'embaraſſant pour ſon ſéjour, & tumefiant la partie, s'y arrête de même que l'autre, & font enſemble une tumeur conſidérable. Et le tout ſe paſſant dans des parties humides, avec une chaleur ſuffiſante, ces tumeurs ſuppurent ordinairement, & n'arrivent

pas dans les autres glandes, parce que le ſuc qui eſt porté & filtré dans celles-ci, aprés cette élaboration doit retourner dans la maſſe, & reſtant dans les glandes eſt un corps étrange, qui renverſe l'œconomie, & doit ſe corrompre. Et il en eſt d'autres, où les nerfs aïant porté quelque excrement, il en eſt mis déhors par des vaiſſeaux excretoires qu'elles ont à cét effét : comme ſont les teſticules, les mammelles aux femmes, les glandes maxillaires, &c. Enfin il en eſt d'autres dans leſquelles les mêmes tumeurs ne ſe font pas, parce qu'elles ont d'autres uſages, & un different

commerce avec le ſang, ce qui ſeroit hors de propos de ſpecifier ici.

Les taches & les exanthémes qui paroiſſent à la ſuperficie de la peau, & qui ne different que du plus & du moins, ſont véritablement les particules du ſang coagulé ; mais je ne puis me perſuader, que ce ſoit toûjours la ſuite d'une coagulation faite dans les vaiſſeaux capillaires, comme quelques uns l'aſſûrent, parce que s'il étoit ainſi, il ſeroit avantageux à ceux qui ſont attaquez des fiévres malignes, que ces taches diſparuſſent dans le cours de la maladie, apres avoir paru, dautant que

ce ſeroit une marque, que cette diſpoſition du ſang à la coagulation ſeroit ou corrigée, ou dévenüe moindre, & leur nombre & grandeur devroit par conſéquent augmenter, à meſure que la maladie: parce que la diſpoſition à la coagulation ſe fait plus grande à proportion, & nous ne voïons pas que cela ſoit ainſi, au contraire ces maladies déviennent pires, lorſque ces taches s'évanoüiſſent aprés avoir une fois paru.

Diſons encore qu'il y a des fiévres malignes, où tous les autres ſignes de la diſpoſition du ſang à la coagulation paroiſſent,

ſans aucune tache ni exanthéme ; & elles ſont evidentes en certains maux, où il n'y a aucune apparence, que le ſang ſoit diſpoſé à ſe prendre. Et par toutes ces raiſons, je crois que ces particules du ſang coagulé, qui ſont les tâches & les exanthémes, que l'on voit dans ces fiévres, ne ſont pas contenües dans les vaiſſeaux capillaires, mais bien par eux pouſſées de la maſſe du ſang à la ſuperficie du corps, avec quelques ſeroſités, ou autres matiéres vaporeuſes, que celles la paſſent par les pores à raiſon de leur tenuité, & les autres plus groſſiéres (puiſqu'elles ſont des

parties

parties d'un ſang diſpoſé à ſe prendre) aprés avoir paſſé à travers le reſte du corps, ſont arrêtées à la ſurface des tegumens, à cauſe de la denſité de l'épiderme plus grande que celle des autres.

Pour une plus grande explication, je dis que le feu ſolaire agiſſant aprés la diſſipation d'une partie des eſprits & le ſoûfre du ſang ſur les reſtes de la maſſe, y excite une mediocre effervescence, qui eſt ſuivie d'une évaporation de ſes plus tenües parties : mais comme elle eſt alors plus craſſe & viſqueuſe, ce qui en exhale eſt toûjours plus groſſier,

que ce qui en ſort dans l'état naturél par la tranſpiration ; & cette matiére vaporeuſe moins tenüe & même gluante, difficilement peut ſe ſeparer du ſang, ſans que quelques autres de ſes parcelles y ſoient adhérantes. De ſorte que le tout étant pouſſé juſqu'à l'épiderme, ce qu'il y a de plus ſubtil paſſe par ſes poroſités, & les particules du ſang qui ſont les plus groſſiéres y reſtent, & forment des taches plus ou moins grandes, & de differente couleur, à raiſon de la quantité & qualité de la matiére arrêtée.

Si cette diaphoréſe eſt conſidérable, il faut qu'un

grand nombre des particules du ſang ſoient portées à la ſuperficie du corps, qu'il y ait tout autant de taches ou exanthémes, & que s'il reſte ſuffiſamment des eſprits dans la maſſe, pour entretenir ſon mouvement ordinaire, & continuer par là cette tranſpiration, la maladie diminue, ou eſt entiérement terminée par ce moïen : parce que les parties du feu celeſte ſeront diviſées, diſperſées, & totalement diſſipées, ſi cette évaporation eſt ſuffiſante. Mais ſi aprés avoir commencé, elle ceſſe avant qu'elles aïent peu être chaſſées, parce que le ſang dévenu plus craſſe

aprés cette premiere diſſipation, manquera de mouvement pour l'entretenir, (ce qui pourra auſſi lui arriver de quelque reméde donné mal à propos) ces parcelles du ſang qui paroiſſoient à la ſuperficie des tegumens, inſenſiblement attenuées & rarefiées s'exhaleront; & il ne paroîtra aucunes taches, les parties du feu du Ciel réünies dans la maſſe y fairont une plus vigoureuſe impreſſion, & acheveront d'en diſſiper ce qui reſte d'eſprits & de ſoûfre, néceſſaire à la conſervation de la lampe vitale.

J'ai ſouvent veu des fiévres malignes, ſans qu'il

parût aux malades aucunes taches ni exanthémes, quoique la difficulté de reſpirer, la petiteſſe du pouls, les inquiétudes, & l'abbatement des forces s'y trouvaſſent; parce que rien n'exudoit, & n'étoit porté du dedans au déhors; & bien que le ſang fût dans une grande diſpoſition à ſe coaguler, aucunes de ſes parties n'étans pouſſées à la ſuperficie, aucunes taches ni exanthémes n'y paroiſſoient. Et j'en ai veu dans des fiévres intermittentes, qui ont parû par tout le corps aprés une grande ſueur, ſans qu'il y eût aucun ſoupçon de malignité, ni apparence que

le ſang fût diſpoſé à ſe coaguler ; ce qui démontre que les taches & les exanthémes ſont quelques parcelles du ſang pouſſées & arrêtées à la ſuperficie du corps ou épiderme, & non contenües dans les petits vaiſſeaux : & je rapporte trois Obſervations que j'ay fait ſur ce ſujet qui metront la choſe hors de doute.

Le R. Pere Silveſtre Capucin, aïant la fiévre quarte, je lui conſeilla de prendre une dragme de bonne thériaque diſſoute dans du vin, ſoir & matin pendant trois jours, à commencer le premier jour de l'intermiſſion ; il ſuivit ce conſeil,

ſua copieuſement le jour de l'accez, & eût le lendemain tout le corps couvert de taches rouges & noires, dont il fût épouvanté, mais je le raſſura, & lui dis de boire de bon vin un peu plus qu'il n'avoit accoûtumé: il fût quite de ſa fiévre ſans qu'il lui reſtat la moindre incommodité, ces taches diſpareurent dans deux ou trois jours, & ce bon Religieux vécut plus de ſix ans aprés.

La Demoiſelle MARIE ROUSSE femme du ſieur MAIRIOIS Maître Chirurgien de Frontignan, aprés quelques accez d'une fiévre double tierce, fût un jour alarmée de ſe voir

tout le corps marqué de taches rouges, aprés une ſueur qui avoit terminé l'accez ; je l'aſſûra que bien loin que ce fût une fiévre maligne, comme elle l'apprehendoit, elle ſeroit quite des accez, & lui recommanda ſeulement de ſe bien conſerver, & de ſe tenir chaudement : ces taches ſe diſſipérent dans peu de jours, & il eſt vray que les accez ne reviendrent plus & qu'elle eſt encore en parfaite ſanté.

Au mois d'Aouſt dernier 1693. je fûs appellé pour ſecourir M. D'ALMERAS Seigneur de Mirevaux, attaqué d'une fiévre ſynoque ſimple cauſée par une

grande fatigue à la chaſſe aux perdreaux, qu'il avoit continué quelques jours, avec un autre Seigneur de place de ſes voiſins, nonobſtant la chaleur extraordinaire de la Canicule. J'arriva ſur les neuf heures du ſoir à ſon Château, & aprés l'avoir viſité, on me rapporta qu'on lui avoit donné deux lavemens, & qu'il avoit été ſaigné deux fois: & le malade ſe plaignant, qu'il n'avoit pas dormi depuis deux ou trois jours qu'il étoit alité, je lui fis prendre un grain de laudanum diſſous dans un verre d'eau de roüelle de veau, il dormit cinq à ſix heures, & s'éveilla avec

une ſueur copieuſe ; aprés laquelle il fût ſurpris de ſe voir en pluſieurs endroits du corps des taches rouges, & me dit qu'il avoit eu quelques années auparavant une fiévre maligne à Toulon, & que ces taches qu'il avoit lui ſembloient les mêmes que celles qui avoient accompagné cette autre maladie : je lui fis comprendre que ces dernieres n'avoient rien de mauvais comme les autres, & qu'elles ne marquoient aucune mortelle iſſue ; il fût en effét quitte de la fiévre ces taches s'évanouïrent, & dans la ſuitte il eût une fiévre intermittente, qui lui dura

quelque tems, ſans qu'il y eût aucune aparence de malignité, ni de diſpoſition au ſang de ſe coaguler.

Je ne ſuis pas le ſeul qui a fait de ſemblables obſervations; *Hercules Saxonia* dit avoir veu une fiévre tierce intermittente avec des exanthémes noirs; & cela étant, je crois qu'on ne doutera pas que les taches & les exanthémes ſont des particules du ſang pouſſées de la maſſe juſques à l'épiderme, & non contenuës dans les vaiſſeaux capillaires; car il eſt difficile de concevoir que dans les fiévres tierces intermittentes, qui ſont de toutes les moins dangereuſes, le

Lib. 8. de Febrib. cap. 38.

ſang peut être dans la diſpoſition à la coagulation, qui eſt la plus dangereuſe de toutes celles qui peuvent lui arriver.

Dans ce miſerable état, le ſang ne fermentant qu'imparfaitemẽt, ne ſçauroit pouſſer, qu'une mediocre quantité de ſes miaſmes vénéneus à la ſuperficie du corps, où diſperſés & en petit nombre, ils ne pourront exciter des charbons, comme il arrive, lorſque le feu des Aſtres aprés avoir diſſipé une partie des eſprits, ſans que la ſulfureuſe ſe ſoit exhalée, agit ſur cette derniere, & y excite une fermentation extraordinaire, qui doit

être ſuivie de grandes ſeparations de ſes miaſmes, & des accidens extrémément violens, dont Vvillis traitant des ſymptomes des fiévres putrides (qu'il veut être cauſées par l'incendie de la partie ſulfureuſe du ſang) a donné une ſi ample explication, qu'il ſeroit difficile d'y rien ajoûter, & inutile de le rapporter ici. Et pour les charbons en aïant aſſez écrit au Chapitre précedant, je paſſe à un autre.

CHAPITRE V.

Abus de la ſaignée, des Acides, & de la Glace, & la néceſſité des diaphorétiques, pour la guériſon des fiévres malignes.

C'Eſt un des plus grands remédes de la Medecine, que la ſaignée, & néanmoins elle n'eſt ni propre à tous maux, ni ne doit être continuée dans ceux où elle convient, autant qu'on le pratique : on en abuſe quand on l'employe pour les maladies où tant s'en faut qu'elle ſoit néceſſaire, & on fait la

même choſe lorſqu'on s'en ſert avec excés dans celles où elle pourroit être d'un grand ſecours, ſi elle y étoit employée avec moderation. Abus cependant ſi pernicieux, que je ne fais pas difficulté d'avancer, que la ſaignée tuë un plus grand nombre de malades, qu'elle n'en guérit, par le mauvais uſage que les ignorans en font : mais abus en toute maniére dans les fiévres malignes, puiſqu'elle y eſt d'elle même toûjours nuiſible ; & que ſi à raiſon de quelque ſymptome de ces maladies, elle peut y avoir lieu, il eſt vrai qu'on y va juſques à l'ex-

cez, & par conſéquent toûjours abus.

On en ſera perſuadé, ſi l'on veut convenir d'une choſe qui me paroit inconteſtable; qui eſt que les intentions que l'on doit avoir dans la curation des fiévres malignes, ſont d'éteindre le feu des Aſtres, qui continuë de brûler la maſſe du ſang, & de réparer la partie ſpiritueuſe qu'il a diſſipé. Et je dis la choſe inconteſtable, puiſque la diſpoſition du ſang à la coagulation, l'abbatement, & tous les autres ſymptomes ceſſeront, dez que cela aura été fait, & jamais au contraire que l'on ne ſoit venu à bout

de l'un & de l'autre. Or ſoit qu'une grande partie des eſprits du ſang aïent été diſſipez par l'impreſſion de ce feu, & la partie ſulfureuſe à proportion, comme il arrive ordinairement, ce qui eſt ſuivi d'une grande foibleſſe, & diminution de toutes les fonctions, par les raiſons que j'en ai donné; ſoit qu'il n'ait été diſſipé qu'une médiocre quantité de ces parties actives du ſang, ce qui arrive quelquefois; & les ſymptomes ſont alors moins facheux: ſoit enfin que la partie ſulfureuſe ait reſté nonobſtant l'évaporation des eſprits, comme il peut arriver, lors

qu'elle eſt diſpoſée, ainſi que je l'ai expliqué; & que le feu celeſte agiſſant aprés cette ſéparation, contre la partie ſulfureuſe, & l'aïant alumée, les ſympto-mes ſoient auſſi violens, que tout eſt foible dans le premier état. Il eſt toûjours néceſſaire d'éteindre ce feu, capable de diſſiper ce qui reſte de la partie ſpi-ritueuſe du ſang, qui ſeule entretient ſon mouvement & la vie; & de réparer, ce qui en a été diſſipé, afin que les fonctions qui n'étoient qu'imparfaite-ment exercées ſoient re-miſes dans leur entier: & que cette liqueur virale dé-venüe plus vigoureuſe, le

ſoit aſſez pour ſe débaraſſer, & mettre dehors ces parties du feu, qui continüe à faire évaporer ce peu qui lui reſte d'eſprits.

La ſaignée bien loin d'être un reméde à remplir ces deux indications, leur eſt directement oppoſée, dans toutes les diſpoſitions du ſang, que je viens de ſpecifier. Dans la premiere, où il eſt preſque entiérement dépourveu d'eſprits, & de ſoûfre ; pour ainſi dire, comme deſanimé, & ſans mouvement, du moins qui dépende de ſes principes actifs, mais ſeulement d'une flamme qui acheve de les détruire, qui agit dautant plus effi-

cacement, qu'ils diminuent & ne ſçauroit être éteintes, ſi par une vigoureuſe fermentation, ſuivie d'une ſuffiſante tranſpiration, elle n'eſt diſperſée, & ſes parties par ce moïen chaſſées. Pour procurer ce mouvement au ſang, au lieu d'y introduire des eſprits qui en ſont ſeuls capables, faut-il par la ſaignée en diminuer leur petite quantité, & conſéquemment ſa foible effervescence? Mais comment peut-on reparer par la ſaignée cette diſſipation des eſprits, que l'impreſſion du feu des Aſtres ſur la maſſe du ſang en a fait évaporer? Comment pour-

ra-t'on s'imaginer que la ſaignée ſoit de quelque ſecours à une fiévre preſque imperceptible par ſa petiteſſe, avec un abbatement des forces extraordinaire, une diſpoſition du ſang à la coagulation, un aſſoupiſſement, & la diminution de toutes les fonctions de l'ame ? La ſaignée n'augmentera t'elle pas au contraire tous ces deſordres, puiſque la diſſipation d'une grande partie des eſprits du ſang en ſont la cauſe, & qu'on ne peut douter que la ſaignée diminue ce qu'il y avoit reſté ?

Lorſque la diſſipation des parties actives du ſang

eſt mediocre, les ſympto-
mes l'étans à proportion,
la ſaignée ne ſçauroit non
plus y convenir, la foi-
bleſſe, l'aſſoupiſſement,
les inquietudes, la petite-
ſe du pouls avec peu de
fiévre, & une chaleur mo-
derée ne peuvent l'indi-
quer, parce que ce ne
ſont pas là les ſignes de l'a-
bondance ni de la véhé-
mence du ſang, ils mar-
quent plûtôt l'inanition
que la plétore, & ſon in-
action mieux que ſa vio-
lence; & dans toutes les
curations des maladies, la
principale indication étant
celle de conſerver les for-
ces des malade, ſi elles ſont
ſuffiſantes, & de les répa-

rer, s'ils en manquent ; on ne peut avec raiſon ſe déterminer à ſaigner ou faire ſaigner un malade lorſque tout démontre la diſſipation des forces, d'autant que la ſaignée l'augmentera à coup ſeur, en vuidant avec le ſang une grande partie des eſprits, qui ſeuls les peuvent entretenir, & ſans leſquels tout eſt languiſſant & ſans action.

Dans la derniere diſpoſition où eſt le ſang dans les fiévres malignes, c'eſt à dire, lorſque les eſprits diſſipez, la partie ſulfureuſe reſte alumée par le feu des Aſtres, la ſaignée eſt d'elle même abuſive, & ne peut y avoir lieu, qu'à rai-

ſon de quelque ſymptome violent; mais il faut en ce cas, une mediocrité qui n'eſt gueres obſervée; Et ſi je dis la ſaignée d'elle même abuſive dans cet état du ſang, c'eſt parce que diſſipant ce qui y reſte d'eſprits, on ne peut la regarder comme un reméde, puiſque bien loin de réparer la partie balſamique, elle en augmente la deſtruction; étant certain, qu'il ſe diſſipe plus d'eſprits par la ſaignée, qu'on ne vuide par là de la cauſe du mal.

Il ſurvient quelquefois des accidens dans cette derniere diſpoſition du ſang, qui nous obligent d'en

d'en vuider ; les hémorragies extraordinaires, des diſpoſitions à une fluxion ſur la poitrine, une inflammation en quelque partie conſidérable, comme ſont l'eſquinancie, la pleureſie, la peripneumonie, qui doivent être traitées comme maladies compliquées, indiquent & requierent la ſaignée, mais une ſaignée moderée ; car il faut regarder ces maladies (ſans en excepter les grandes hémorragies) qui ſurvienent aux fiévres malignes, ou paroiſſent en même tems, comme des effets de la coagulation du ſang, provenant de la diſſipation de la partie ſpiritueuſe ; & par

conſéquent il faut pour ne pas augmenter cette perte, & la diſpoſition à ſe figer, y aller moderément ; une ou deux ſaignées, de ſept à huit onces chacune, doivent ſuffire dans le plus preſſant de ces cas ; & cependant on y va ſans meſure, & la plûpart de ces fameux partiſans pour la ſaignée, ſurpaſſent de beaucoup cette régle.

Les Anciens qui ne connoiſſoient pas la cauſe des fiévres malignes, puiſque pour toute explication, ils n'ont donné que des qualités occultes, c'eſt à dire qui leur étoient cachées : qui reconnoiſſoient pourtant, que cette qualité re-

duiſoit les malades à une grande foibleſſe, dans l'incertitude d'où elle partoit, ne pouvãs cependant douter de l'épuiſement des forces, ne devoient, ni ceux qui vivent encore ſous leur obſcure loi, ordonner la ſaignée; & je ne vois pas pourquoi les Modernes, qui ſe ſont défaits de ces galimatias, l'ordonnent: eux qui prétendent, que la cauſe de ces maladies, vient des parties inſenſibles des poiſons, inſinuées dans la maſſe du ſang, & par leur antipatie diſſipent les eſprits, qui ſeuls lui donnent la vigueur. Ils ſe garderoient bien de faire ſaigner ceux, qu'ils ſçavent être

empoiſonnez, & néanmoins ſur leur ſyſtéme, devant traiter les malades des fiévres malignes, de même que les empoiſonnez, puiſqu'il y a même cauſe, d'où vient, que l'on fait ſaigner ces derniers, & non les autres : je crois avoir aſſez clairement fait voir l'abus de ce procedé ; j'ajoûterai quelque autre choſe ſur la fin de ce Chapitre, & paſſe preſentement aux Acides.

Abus des Acides dans la curation des fiévres malignes.

En quel des états ci-devant deſigné, que ſe trouve le ſang dans les fiévres malignes, c'eſt un abus de

ſe ſervir des acides, parce qu'ils ſont abſolument oppoſez, aux remédes propres à la guériſon de ces maladies: & ne ſçauroient d'eux mêmes par aucun endroit, contribuer à éteindre le feu qui continue de brûler la maſſe du ſang; moins encore à réparer la partie ſpiritueuſe, qui en a été diſſipée. Ils arrêtent ou diminuent l'action des diaphorétiques, des cardiaques & purgatifs, en modérant, ou faiſant ceſſer l'effervescence du ſang, neceſſaire pour l'évaporation des parties ignées: ils ſont propres à le coaguler, de même que le lait, & pluſieurs autres liquides, & ſont en cela tres nuiſibles

aux malades, puiſque ce qu'il y a de plus pernicieux, qui eſt la diſpoſition de leur ſang à ſe figer, eſt augmentée par les acides. Et bien loin de rétablir la partie ſpiritueuſe, ils l'embarraſſent par cette coagulation, la tiennent comme enchaînée, ou priſe dans des rets, & diminuent conſéquemment l'action du ſang, qui dépend uniquement de celle des eſprits, & qui dans cette conjoncture eſt d'une ſi importante neceſſité, que le bon ou mauvais ſuccez de la maladie en dépendent.

Si les acides pouvoient jamais être employés à propos, dans les fiévres malig-

nes, ce devroit être, lorſque le feu des Aſtres aïant diſſipé la partie ſpiritueuſe du ſang, ſans que la ſulfureuſe ait ſuivi cette évaporation, cette derniere enſuite enflammée, par ce même feu, cauſe des ſymptomes extrémément violens : mais dans cette occaſion, les acides n'y conviennent non plus que dans les autres diſpoſitions, parce qu'ils ne peuvent réparer cette perte des eſprits du ſang, marquée par l'épuiſement des forces du malade, & qu'ils augmenteront la flamme du ſoûfre au lieu de la diminuer.

Le ſuc de citron, dont on ſe ſert ordinairement dans

ces maladies, celui de grenades aigres, le verjus & autres ne ſont pas ſpiritueux, & ne ſçauroient donc ſpiritualiſer la maſſe du ſang; s'ils étoient tels, ils la faiſoient fermenter au deſſus de ce qu'elle a de coûtume, dez qu'ils auroient été introduits dans ſes poroſitez; puiſque c'eſt le propre des eſprits qui ſont d'une nature ignée, de ſe mouvoir, & agiter les parties qui leur ſont contigues, bien loin d'en arrêter le mouvement comme tous les acides.

Que ce ſoit par leur froideur, c'eſt à dire, parce qu'ils abondent plus en parties aqueuſes & ſalines, qu'en ſpiritueuſes, & ſulfu-

reuſes, ou bien ſi reconnoiſſans, que les principes Chimiques ne ſont pas véritables principes, puiſque ce ne ſont pas des corps ſimples, remontans juſques aux premiers, qui ſont les élemens, dont la differente combinaiſon fait la differẽce des mixtes, & des formes, nous voulons examiner quels ſont ceux qui prédominent dans la compoſition des acides, nous ſerons forcez d'avoüer, qu'il n'y entre que fort peu de feu & d'air, qu'ils ne ſont donc pas ſpiritueux, & que l'eau & la terre prédominans en eux, ils doivent être froids, comme tous les Anciens l'ont crû: car dire que leurs

parties roides & pointues, ſont un obſtacle au mouvement des autres, d'une contraire figure, eſt moins marquer leur nature, que d'en venir pour cela aux premiers principes, puiſque la figure des parties en ſuppoſe d'autres, qui les compoſent & les font être telles. Et à vouloir bien ſuivre les choſes, pour en avoir une parfaite connoiſſance, il en faudra venir aux elemens, & la prédomination des deux derniers, avec la proportion requiſe du feu & de l'air, ne ſeront pas un obſtacle à la formation des parties pointues des acides, & il n'y aura pas non plus de

contradiction, que ces parties pointues ne ſoient froides.

Quoiqu'il paroiſſe d'abort de ce que les acides ſont froids, qu'ils devroient être propres à éteindre la flame qui eſt priſe à la partie ſulfureuſe du ſang, j'en tire au contraire cette conſéquence, qu'ils l'entretiennent & l'augmentent, parce que le feu qui eſt une fois introduit en quelque matiére viſqueuſe, en ſuffiſante quantité pour l'enflammer, ne peut être éteint qu'en le ſuffoquant, ou le diſperſant; & celui qui eſt pris à la maſſe du ſang, que j'ay aſſez prouvé être viſqueuſe dans les

fiévres malignes, ne pouvant être ſuffoqué ſans éteindre en même tems la lampe de la vie; il faut néceſſairement, pour venir à bout de cette extinction de la flamme priſe à la partie ſulfureuſe du ſang, ſans riſque d'éteindre celle qui nous fait vivre, deſunir, & diſperſer les parties de ce feu des Aſtres, pour les ſéparer plus facilement du ſujét où elles étoient adhérantes, & que les acides détruiſent, puiſqu'ils empêchent l'éfferveſcence & l'évaporation, qui ſeules ſont capables de faire cette diſperſion & diſſipation, & que par la diſpoſition qu'ils ont à procurer la coagula-

tion, j'entens dans cette maſſe viſqueuſe plus compacte, le feu s'y entretient & plus intimement & plus long-tems.

Dira-t'on que les acides ſont cardiaques, ou bien qu'ils fortifient le cœur, qui eſt principalement attaqué dans les fiévres malignes, & qu'ils y ſont pour ce ſujet fort utilement employés ? C'eſt s'abuſer, de croire qu'il y ait d'autres cardiaques que ceux qui fourniſſent des eſprits au ſang, les conſervent ou fortifient & augmentent ; car le cœur n'a point d'autre vigueur, que celle qu'ils lui communiquent ; & ſi paſſant par ſes ventricu-

les, ils ſont comme de nouveau enflammés par ſes levains, qui ne ſont autre choſe qu'une quantité des eſprits unis & arrêtés dans ſes parties; ces mêmes levains ſont inceſſamment entretenus, par le continuel paſſage des eſprits du ſang qui exaltent en même tems cela même par le moïen de quoi ils ſont exaltez.

Les acides ne pouvant ni produire ni fortifier & augmenter les eſprits, mais bien les détruire, & les embarraſſer, il eſt conſtant que c'eſt mal à propos qu'on veut les mettre au nombre des cardiaques, auſſi ne trouvera-t'on pas, qu'ils entrent dans la com-

poſition de la Thériaque ou du Mithridat : & je ſuis ſurpris que VVillis les ait avoüés tels, pour ne pas rompre, dit-il, avec tous les Anciens. J'ai pour eux toute la vénération que je dois, mais ne croïant pas que les acides ſoient cardiaques, par les raiſons que j'en ay donné, quand tous les Anciens l'auroient écrit, & que tous les Modernes le ſoutiendroient, j'écrirois hardiment le contraire. *Amicus Plato, amicus Ariſtoteles, ſed magis amica Veritas.*

De medicam. operat. ſect. VI. cap. I.

Enfin ſi la raiſon des contraires doit ſubſiſter, les acides ne valent rien pour la guériſon des fiévres ma-

lignes; car la Thériaque, & les autres remédes approuvez & uſitez, que j'étalerai au Chapitre ſuivant, en réglant la curation de ces maladies, ſont chauds, & les acides froids, *Contrariorum eadem eſt ratio*, ſi les autres remédes qui ſont chauds y ſont profitables, les acides qui ſont froids y ſont nuiſibles, & par conſéquent abus de s'en ſervir dans les fiévres malignes.

Abus de la glace dans la curation des fiévres malignes.

Je doute ſi dans ce cas, je dois blâmer de ſenſualité

le malade attaqué d'une fiévre maligne, qui quoique foible, demande en été de boire à la glace, ou le Médecin qui lui en permet l'uſage. Le premier croit avec raiſon, que ſon mal eſt cauſé par un feu extraordinaire, qui brûle ſon ſang, & que les maladies devans être gueries par leurs contraires, le froid exceſſif de la glace lui doit être profitable, & le Médecin trop complaiſant, croit être à couvert de toute cenſure, ſur les raiſons du malade, & ſon procedé d'ailleurs autoriſé par Rhaſis, qui a écrit amplement qu'il faut donner largement à boire à ceux

Ad Almanſ. lib. de peſt. cap. 16.

qui ont la fièvre peſtilenciele, l'eau refroidie à la nege, & la réiterer pluſieurs fois.

Sans blâmer perſonne, ce que j'ai à dire faira connoître, qui des deux eſt blâmable, & l'abus de ce prétendu reméde : car boire à la glace eſt non ſeulement oppoſé aux remédes, dont on ſe ſert avec ſuccez dans les fiévres malignes ; mais contribue encore beaucoup, à entretenir dans la maſſe du ſang les parcelles du feu qui le brûlent, & à diſſiper ce qui lui reſte de ſpiritueux.

Il reprime plus fortement que les acides, dans l'état debile où ſont les ma-

lades, les mouvemens du ſang, que les bons remédes peuvent y exciter; il y en a tres-peu dont l'action ne ſoit diminuée, par un grand froid. La raiſon n'en eſt pas difficile, & on peut la tirer de ce que nous avons dit dans ce même Chapitre. Il eſt cauſe d'une plus grande action des parties du feu des Aſtres ſur la maſſe du ſang, parce que le propre du froid eſt de reſerrer, & reſtreindre, & ce qui eſt uni eſt toûjours d'une plus vigoureuſe action, que ce qui eſt diſperſé, *Virtus unita fortior ſeipsâ diſpersâ.*

Les eaux des puys qui ſont froides en été, dévien-

nent chaudes en hiver, à proportion du froid qu'il fait; parce qu'aïant receu dans leurs poroſitez, quelques parties du feu ſolaire ou des autres Aſtres, en même tems, que la lumiére (puiſqu'elle n'eſt autre choſe) le froid immodéré reſſerrant & uniſſant ces particules ignées, rend par cette union leur action plus forte, & fait qu'elles répandent une chaleur dans l'eau, qu'elles ne pourroient y exciter étant diſperſées, ce que l'on appelle *Antiperiſtaſe*, & on ne peut douter qu'elle ne parte de là; puiſque ces eaux ſont plus chaudes le matin avant le lever du Soleil, & que

leur chaleur eſt moindre dans le jour, à meſure que cet Aſtre nous communique plus de ſa lumiére ; parce que le froid diminuant à proportion, les parties ignées contenües dans l'eau, ſont moins reſſerrées, & agiſſent conſequemment moins. Ainſi la maſſe du ſang, qui dans les fiévres malignes contient un aſſez grand nombre de ces parties ignées pour la brûler, en eſt plus embraſée par le froid extraordinaire de la glace, parceque les parties de ce feu ſeront par là plus unies, au lieu que cette chaleur eſt diſſipée, ou diminuée par les cardiaques, les diapho-

rétiques, & purgatifs, qui en diſperſent les parties, & les diſſipent par là plus aiſément.

Les Mareſchaux reüſſiſſent à faire mieux brûler leur feu, jettant de l'eau ſur les charbons; & Cardan rapporte que George Agricola, homme digne de foi lui a dit qu'en Iſlande Iſle du Septentrion, dont j'ai fait mention au ſecond Chapitre, il y a une Montagne dite *Heclæ*, qui vomit continuellement des flammes, qui ſont beaucoup plus alumées ſi on y verſe de l'eau, & diminuent quand on y jette du bois. Nous voïons arriver la même choſe dans tout ce

Lib. 2. de Elem.

qu'il y a de viſqueux, quand il eſt enflammé; & le ſang dans les fiévres malignes étant tel, puiſque les eſprits une fois diſſipez en grande partie, de même que ſes aquoſités, ce qui reſte du ſoûfre, du ſel, avec quelque peu d'eſprit, d'eau & de matiére terreſtre, ne pouvant compoſer qu'une maſſe viſqueuſe; lors qu'elle ſera alumée, l'eau froide par excez, ne pourra que l'embraſer davantage, en la rendant plus compacte, & empêchant entiérement la tranſpiration, qui eſt le plus ſeur moïen de diſſiper les parties qui y ſont adhérantes.

Car encore que le boire

à la glace faſſe quelquefois ſuer, lorſque le ſang ſpiritueux & actif ſe trouvant reſerré dans les vaiſſeaux, par le froid exceſſif de la glace, fermente & circule plus impetueuſement qu'à l'ordinaire, & par ce mouvement violent plus rarefié, tranſpire plus facilement & plus abondamment : de même que le bon vin nouveau dans un tonneau, qu'on a trop-tôt & trop exactement bouché, il ſeroit ridicule de prétendre, que dans les fiévres malignes, où le ſang eſt dépourveu d'une grande partie de ſes eſprits, le boire à la glace pût procurer une loüable tranſpiration.

Il

Il arrive au contraire de l'uſage de la glace, qu'outre que la diſpoſition du ſang à ſe coaguler augmentera ; l'action des eſprits ſi néceſſaire à la vie, ſera par là beaucoup ralentie, parce qu'ils ſe trouveront engagez dans cette maſſe, que le froid immoderé aura rendu lourde & plus craſſe. Leur action ſera encore rabatuë par la glace, en détruiſant une partie de ce qui reſte des eſprits, ainſi que les contraires ſe détruiſent l'un l'autre : car étant d'une ſubſtance qui participe beaucoup du feu, la glace leur eſt en tout contraire, & les détruira plûtôt, que de recevoir d'eux

quelque tempérament, parce qu'ils ſont à lors en trop petit nombre dans le ſang, trop desunis, & embarraſſez, pour agir efficacement pour leur defenſe, & réſiſter au moindre ennemi.

Le meilleur vin mis à la glace perd de ſa force, le plus violent dévient moderé, le petit vin tourne, & tout cela par la diſſipation des eſprits. Le ſang qui en eſt beaucoup dépourveu dans les fiévres malignes, n'aura pas un meilleur ſort, & ne reſiſtera pas davantage à cette action du froid immoderé; abus par conſéquent de boire à la glace dans ces maladies, mais tres-perni-

cieux abus, & les malades païeront bien cherement, le plaiſir qu'ils prenent de boire ſi froid.

Je paſſe plus avant, & je dis que la plus grande partie de la glace dont on ſe ſert pour rafraichir l'eau, le vin, ou autre choſe, étant ſouvent tirée des lieux, où l'eau eſt croupiſſante & corrompuë, communique à ce qu'elle rafraichit, une partie de l'infection qu'elle contient, parce qu'elle ne peut communiquer ſa froideur, qu'en introduiſant ſes parties, l'une étant inſéparable des autres; car les proprietés étans inſéparables de la ſubſtance, & comme l'on dit, identi-

fiées avec elle, la froideur de la glace ne peut paſſer à un autre corps, ſans que ſes parties y ſoient introduites, à travers les poroſités du vaiſſeau, qui contient les liquides ou les fruits qu'elle rafroidit. Et quand on voudroit ſuppoſer avec les Péripatéticiens, que la froideur de la glace en eſt un accident, comme ils veulent que la chaleur en ſoit un du feu, la froideur de la glace ne pourroit être portée à un autre ſujét, ſans que ſes parties y fûſſent introduites : car il s'enſuivroit autrement, que les accidens pourroient être portez d'une ſubſtance à l'autre, & dans ce paſſage ſubſiſteroient un inſtant

ſans ſubſtance, ce qui n'eſt pas de la bonne Philoſophie, & ne peut ſe trouver que dans le trés-ſaint Sacrement de l'Euchariſtie; puiſque cet accident qui reſteroit un inſtant ſans ſubſtance, ſeroit alors ſubſtance, en ce qu'il ſubſiſteroit de lui même, & en ce méme moment ſeroit accident, & ne ſeroit pas accident, ce qui ne peut être. Il faut donc que la glace rafroidiſſant un liquide, ou quelque autre corps, y introduiſe ſuffiſamment de ſes parties inſenſibles, qui retiendront toûjours de la nature de l'eau d'où la glace a été tirée, puiſqu'elle n'eſt autre cho-

ſe qu'une partie de cette même eau condenſée, qui en ſe fondant, ſera du moins autant infecte, qu'elle l'étoit avant ſa condenſation. Et je laiſſe à chacun à faire réflexion, de quel préjudice cette boiſſon pleine des parties infectées de la glace, doit être à celui qui eſt attaqué d'une fiévre maligne, à ce languiſſant, dont le ſang doit être ſpiritualizé par une bonne nourriture & les cardiaques; & s'il eſt fort ſeur, de s'en ſervir dans les autres fiévres continues ou intermittentes.

Hippocrate a fait par pluſieurs Aphoriſmes, contenus en la cinquiéme ſection, un dénombrement

des maux que cauſe un froid extraordinaire ; notamment par les dix-ſept, dix-huit, & vingtiéme, & préciſement de ceux que produit le boire à la glace, ou à la nege, dans le vingt-quatre de cette même ſection. Je m'écarterois trop de mon ſujét ſi je voulois rendre raiſon des deſordres que fait cet ennemi de la chaleur naturelle, raportés par Hippocrate dans les Aphoriſmes cités ci-deſſus, je me contenterai de dire en général, que tous ces maux viennent uniquement de la tranſpiration empêchée, & de la diſſipation des eſprits; & que dans les fiévres malignes, où les

eſprits ſont ſi defectueux en toutes maniéres, & la diaphoréſe ou tranſpiration ſi neceſſaire, lorſque l'un & l'autre ſont diminués par le froid, les choſes doivent être pires, que quand il agit ſur un corps plus vigoureux, & qui n'a pas tant de beſoin de tranſpirer. Et me voilà inſenſiblement venu, à prouver la néceſſité des diaphorétiques.

La néceſſité des diaphorétiques pour la guériſon des fiévres malignes.

Je connois des Médecins, d'une grande reputation, & d'une longue expérience, qui ſoûtiennent qu'il n'y a

point de diaphorétiques, & que ſi nous étions aſſez heureux d'en avoir, ce ſeroit la Médecine univerſelle. Et quoiqu'il ſemble qu'il eſt auſſi inutile d'en prouver l'exiſtence que de vouloir par raiſonnemens, perſuader que le Soleil luit, pour détromper ceux qui pourroient être imbus de cette fauſſe doctrine, je crois qu'il eſt néceſſaire de prouver la vérité de ces remédes, briévement, & comme l'on dit, en paſſant, pour ne pas ennuïer ceux qui en ſont convaincus, par les écrits de preſque tous les Anciens & Modernes Auteurs, par l'expérience qui nous fait voir tous les jours,

que comme nous ſuons plus en été qu'en hiver, le corps tranſpire davantage, apres avoir pris des alimens chauds, épiſſés, aromatiſéz & beu de bon vin, que quand on a mangé des viandes froides & beu de l'eau. Par l'expérience qui nous démontre encore, que *Le bezoard mineral, l'eſprit de ſuïe, celui de corne de cerf, la chair de vipére*, & autres font ſuer les malades à qui on en a fait prendre, & qu'il eſt même des diaphorétiques infaillibles pour les animaux ; puiſqu'un cheval à qui on donne depuis quelques jours du *crocus metallorum*, ou foye d'Antimoine, de la façon

que Soleizel l'enſeigne, jette plus de craſſe de moitié, par les pores de cuir, qu'avant qu'il en prit. A quoi coupant court, afin, comme j'ai dit, de ne fatiguer pas mon Lecteur par des choſes inutiles, je prouve en quatre mots, qu'il y a des diaphorétiques, parce qu'il y a des remédes, dont l'uſage augmente l'effervescence de la maſſe du ſang, par l'inſinuation des parties ſpiritueuſes, d'une plus grande activité, que celles qui y étoient auparavant, ou capables de leur donner un plus grand mouvement, & qu'il faudra déslors, qu'il ſe faſſe une plus grande évaporation, ainſi que nous

Chap. 125.

voïons, que tout ce qui eſt capable de fermentation, pouſſe des matiéres vaporeuſes ſelon qu'elle y eſt excitée violente.

Pour établir la neceſſité des diaphorétiques, pour la guériſon des fiévres malignes, en quel des états ci-deſſus énoncez que ſe trouve le ſang; je dis que les diaphorétiques rempliſſent parfaitement les deux indications qui doivent être priſes pour la guériſon des fiévres malignes, ſçavoir d'éteindre le feu qui continue de brûler la maſſe du ſang, & de réparer la partie ſpiritueuſe qu'il a diſſipé. Ils dilatent la maſſe aprés l'inſinuation de leur

parties ſpiritueuſes, lui procurent une plus vigoureuſe effervescence, qui eſt ſuivie d'une évaporation proportionnée, par laquelle, les parties du feu des Aſtres doivent être ſéparées, & les parties ſpiritueuſes des diaphorétiques, par leur analogie avec celles du ſang, y adherer; retenir la place de celles qu'elles en ont chaſſé, & réparer ainſi la perte que le ſang avoit fait de ſes eſprits.

Les parcelles du feu des Aſtres, qui avoient été inſinuées par l'inſpiration & les pores, ne ſçauroient être plus facilement, & plus commodément diſſipées, &

évaporées, qui par l'expiration & les mêmes ouvertures du cuir: il y en a ſuffiſamment dans toutes les parties du corps, & le feu celeſte qui s'eſt gliſſé juſque dans les moindres petits vaiſſeaux, ſera plus aiſément pouſſé déhors par les pores, aprés une mediocre fermentation, qui lui ſera procurée par les diaphorétiques, qu'il n'en ſçauroit être tiré par aucune autre voye. C'eſt celle par laquelle les matiéres imperceptibles à cauſe de leur tenuité, s'exhalent continuellement d'une maniére inſenſible, & rien de ſubſtanciel, n'étant d'une égale ſubtilité aux par-

ties ignées, qui ſont contenuës dans la maſſe du ſang, lorſqu'il cauſe des fiévres malignes, il eſt impoſſible de ſe propoſer un remède, qui puiſſe plus promtement, & plus ſurement les en tirer que les diaphorétiques. *La Thériaque & la chair de vipére*, qui ſont de long-tems les remédes approuvés, les plus uſitez, & les plus efficaces pour la guériſon de ces maladies, n'agiſſent & ne guériſſent que par la tranſpiration, & en réparant la perte des eſprits du ſang; la choſe eſt evidente, de ce que de ſoixante trois ingrediens qui compoſent la Thériaque, preſque tous ſont chauds

& ſecs, apéritifs, inciſifs, & attenuans, pluſieurs ſudorifiques, & ſeulement quatre rafraichiſſans, ſçavoir *l'acacias, l'hypociſtis, les roſes rouges, & la terre ſellée*, avec deux temperez qui ſont les racines *de pentaphillon*, & *de regliſſe*, d'où il faut néceſſairement, que ce qui reſulte de cette compoſition ſoit chaud, & capable de faire fermenter ardemment le ſang : ce qu'il y a de melé de froid ou de tempéré n'étant que pour corriger un peu la chaleur du reſte, afin qu'aïant été introduit dans la maſſe, il y demeure plus long-tems, ſans quoi peut-être il s'en ſépareroit trop vite.

Il eſt conſtant que cette ébullition eſt ſuivie d'une évaporation proportionnée, puiſqu'au nombre de ces remédes chauds & attenuans, il y en a ſix qui ſont de puiſſans diaphorétiques, & qui dans l'effervescence de la maſſe, donnent le branle aux parties dévenües capables de tranſpiration, & les pouſſent à la ſuperficie, plûtôt qu'elles ſoient determinées à paſſer par un autre endroit. *Les vipéres, l'opium, le ſcordium, & le camedrys de Candie, la ſemence de naveau ſauvage, & le phu Pontic*, ſont les diaphorétiques qui entrent dans la compoſition de la Thériaque. Et reve-

nant aux vipéres, il eſt incomprehenſible, qu'ils puiſſent être ſeuls ſi utiles, que l'on le reconnoît dans la guériſon des fiévres malignes, que parce que leurs parties ſont ſpiritueuſes, & procurent une grande tranſpiration: & ces remédes étans les plus approuvés & les plus ſeurs, je ne vois pas que la néceſſité des diaphorétiques puiſſe être revoquée en doute; & je ſoutiens que toutes les fois qu'elle ſera ſuffiſante, ceux qui ſeront attaquez de ces maladies, ſe tireront heureuſement d'affaire, & preſque jamais, ſi elle manque.

Lib. 4. de Medic. Ægyptior. c. 15

Proſper Alpinus rappor-

te que les Egyptiens attaquez de la peſte ſe faiſoient appliquer des veſicàtoires en pluſieurs endroits du corps, & que ce remède leur réuſſiſſoit fort heureuſement. Ce qui ne peut ainſi arriver que parce qu'ils procurent une plus grande tranſpiration, en faiſant des plus grandes ouvertures. On n'en doutera pas aprés ce qu'a écrit Fabrice Hildanus de la peſte de Lausãne, il dit qu'il ne ſe ſouvient pas, que perſonne de ceux qui avoiẽt quelques cautéres auxbras ou aux jambes, mourut de cette cruelle peſte, qu'un ou d'eux qui étoient extrémément cacochymes: & qu'il obſerva en

Centur. 4. Obſerv. 23.

lui même, qui en avoit un au bras, & un autre à la jambe, que c'étoit un grand préſervatif. Et il ajoûte à la fin de cette Obſervation, que la peſte faiſant de grands ravages, il remarqua qu'il s'étoit amaſſé quelque matiére flatueuſe au cautére qu'il avoit au bras, que le muſcle au milieu duquel ce cautére étoit, trembloit de tems en tems, & étoit ſi fort agité, que ceux qui étoient preſens, en voioient non ſeulement l'agitation, mais approchans l'oreille de cette partie, ils y entendoient quelque bourdonnement, ſans pourtant qu'il ſentit aucune douleur en cet endroit.

J'explique aiſément,

tous les accidens qui ſurvindrent à cet Auteur approuvé, par une tranſpiration facilitée, & augmentée par ces ouvertures : la cauſe morbifique extrémément ſubtile, diſpoſée à ſortir par les remédes qu'il avoit pris auparavant, & qu'il declare dans cette même Obſervation ; ſçavoir *le bezoard mineral, la corne de cerf, l'eau de canele, & de chardon benit* ; Cette matiére, dis-je, trouvant par là une iſſue plus libre & plus aiſée que par tout autre lieu, y étoit pouſſée avec impetuoſité, en abondance, & pour ainſi dire, en foule, & ne pouvant en ſortir toute à la fois, agitoit la partie où étoit l'ouverture, ſans douleur

néanmoins, parce que la tenſion n'étoit pas ſuffiſante, qu'il ſortoit continuellement de cette matiére, preſque autant qu'il y en étoit pouſſé du dedans, & cette évaporation ſe faiſoit avec quelque petit bruit, parce qu'à raiſon de l'abondance des corpuſcules ignées qui ſortoient impetueuſement par une petite iſſuë, il étoit impoſſible, qu'il n'y eût quelque entrechoquement entre elles, l'air, & les parties où étoit l'ouverture.

De cette obſervation on doit inferer, que les véſicatoires dont les Egyptiens ſe ſervoient avec ſuccez dans la peſte, ne guériſſoient cette maladie qu'en procurant

une grande tranſpiration, & non en vuidant quelques ſéroſités; & conclurre qu'elle eſt tres-ſalutaire & néceſſaire dans ces maladies, puiſque Fabrice Hildanus aſſûre, que dans une ſi pernicieuſe peſte, dont il dit que de cent malades à peine vingt en échaperẽt, tous ceux qui avoient des cautéres fûrent préſervez, excepté deux cacochymes. Ce que l'on ne peut raiſonnablement attribuer à l'évacuation de quelques gouttes d'impuretés du ſang, mais bien à la tranſpiration facilitée, & conſiderablement augmentée par ces ouvertures.

Dans la curation du Char-

bon, dont la cauſe eſt un ſang brûlé par le feu des Aſtres, comme je l'ai amplement prouvé au Chapitre troiſiéme, & dans les brûlures externes, la ſaignée, les acides, ni la glace, ne ſont pas des remédes uſitez, mais bien les diaphorétiques. Les ſcarifications qui ſont faites aux Charbons, ſont principalement pour faire tranſpirer le feu qui brûle la partie. L'onguent fait avec la ſuïe, dont on ſe ſert heureuſement pour la guériſon de cette tumeur, eſt pour la même fin. On applique des emplâtres avec les gommes, des ſangſues, des véſicatoires, & on fait prendre de la Thériaque au malade, tout cela

cela pour la même raiſon. Et ſi quelquefois pour modérer l'ardeur de ce feu, on ſe ſert de cataplâmes avec les farines, qui ſont plus temperés que le reſte, il n'y a rien d'approchant à la froideur des acides, & de la glace ; & ces remédes temperez ne ſont ni ſi ſeurs, ni ne guériſſent ſi promtement, que ceux qui procurent plus efficacement la tranſpiration.

On ne ſe ſert pas non plus des ſaignées, ni des remédes rafraichiſſãs pour la guériſon des brûlures, *l'onguent de chaux*, celui *de colombine* tant vanté, celui qui eſt fait *avec l'écorce moiene du ſureau*, *le ſuc d'oignon*, & autres ſont

auſſi de bons remédes que les rafraichiſſãs le ſont peu; & *le Cerat rafraichiſſant de Galien* lavé avec l'eau froide n'eſt pas abſolument froid, puiſqu'il y a dans ſa compoſition une plus grande quãtité d'huile, que de cire blanche, & ne guerit pas ſi tôt que les autres, parce qu'il ne fait pas tranſpirer ſi facilement qu'eux. Et de ce que nous voïons ſenſiblement dans ces maux externes, nous pouvons tirer cette conſéquence, que la ſaignée & les rafraichiſſans, ne ſont pas plus convenables pour éteindre le feu qui brûle le ſang dans les fiévres malignes, & qu'il faut au contraire, ſe ſervir

intérieurement des remédes qui peuvent aider la tranſpiration, comme on s'en ſert extérieurement pour la guériſon de ces maladies, dont la cauſe eſt auſſi le feu.

Si l'on vouloit dire qu'avec les ſaignées, les acides, & la glace, on guérit ſouvent des fiévres malignes ſans les diaphorétiques, & que cette doctrine ſe trouve par là contraire à l'expérience. Pour répondre à cette objection, je dis qu'on groſſit ſouvent les objéts; qu'on appelle *fiévres malignes* celles qui ne ſont que putrides, tant pour ſe mettre à couvert du reproche, en cas que le malade ſuc-

combe, que pour s'attirer plus de gloire, & s'établir une plus grande reputation, ſupposé qu'il guériſſe : & quelquefois auſſi, parcequ'õ ne les connoît pas; car il y a des ſignes équivoques dans ces maladies qu'on prend pour patognomoniques, les taches & les exanthémes ne ſont pas tels, puiſqu'ils paroiſſent quelquefois dans les fiévres intermittentes, comme je l'ai fait remarquer au Chapitre quatriéme. L'épuiſement des forces eſt le ſigne le plus inſéparable de ces maladies, & celui là y étant avec quelques uns des autres que j'ay deſignez, ſi les malades guériſſent nonobſtant les ſaignées, & l'u-

ſage des acides, & de la glace, la foibleſſe n'étoit pas ſi grande, la diſſipation des eſprits n'étoit pas ſi cõſidérable, non plus que la diſpoſition à la coagulation : il y avoit par conſéquent une ſuffiſante diaphoréſe pour mettre déhors de la maſſe les parties du feu qui la brûloient : Et je dis enfin que dans cette mediocre perte des eſprits, ſi on ſaigne les malades, comme pluſieurs le pratiquent, & qu'on leur ait fait uſer des acides & de la glace, ils reſteront bien plus long-tems, dans un état languiſſant, ſans ſe pouvoir remettre, que ceux à qui les diaphorétiques auront été ordonnés, & les autres pré-

tendus remédes deffendus. C'eſt un fait d'expérience, pour la preuve duquel je prens à témoins tous ceux qui ont été dans le cas, mais pour ceux à qui la diſſipation des eſprits aïant été grande, & le contre pied des diaphorétiques pris, je penſe qu'il s'en trouvera peu, qui puiſſent rendre ce témoignage à la vérité, parce que la plûpart auront paſſé la barque de Caron.

CHAPITRE VI.

La Cure des Fiévres malignes.

APrés avoir prouvé l'abus de la ſaignée, des acides, & de la glace, & la

néceſſité des diaphoréti-
ques, il me reſte à déclarer,
quels ſont ceux dont il faut
ſe ſervir, & comme on doit
les emploïer. Je ne m'enga-
geray pas pour cela, à un
grand dénombrement de
ces remédes, je parlerai ſeu-
lement de ceux dont je me
ſers ordinairement, & de
quelle maniére; j'en ajoûte-
rai d'autres que je méts en
uſage, en même tems que
les diaphorétiques: Je don-
nerai par tout raiſon de ma
conduite; en un mot je ferai
voir ma pratique, & non
celle des autres, le plus ſuc-
cinctement & le plus nette-
ment qu'il me ſera poſſible.

On guérit les maladies
plus aiſément, par un petit

bre de remédes, qui ont entre eux en tout beaucoup de conformité, qu'on n'en vient à bout, par un grand fatras des diſſemblables; parce que ces derniers s'embarraſſent entre eux, & leur action en dévient moindre; au lieu que les autres agiſſans, pour ainſi dire, de concert, le font avec plus d'efficacité.

Les diaphorétiques que nous avons dit être ſi profitables, n'aident à la tranſpiration, que par le miniſtére des eſprits qu'ils contiennent, & les cardiaques, que nous avons prouvé n'être tels, qu'en ce qu'ils ſont ſpiritueux, ſont par cette raiſon avantageuſement mélés

avec les diaphoretiques, ils s'entreaident les uns les autres, & concourent admirablement, à diſperſer & mettre dehors les parties du feu qui brûle le ſang, & en reparer les eſprits. Et quoique les purgatifs ſemblent être oppoſez à l'action de ces deux ſouverains remédes, puiſqu'ils épurent la maſſe par une voye oppoſée, & diſſipent même quelques eſprits ; il eſt néanmoins vrai, qu'ils ſont d'un grand ſecours dans les fiévres malignes, puiſqu'ils excitent une plus grande effervescence, qui aide celle des diaphorétiques & des cardiaques, de même qu'ils augmentent ſouvent l'actiõ

des purgatifs. Ils vuident en outre les impuretés du ſang, & les matiéres torrefiées, qui ſont des productions de ſon embraſement, & des obſtacles aux autres remédes, en ce qu'étans contenuës dans les poroſités de la maſſe, les parties des cardiaques & des diaphorétiques ne peuvent s'y introduire avec tant de facilité, que quãdle reſte en a été ſéparé.

C'eſt de ces trois remédes ſeulement que j'ai accoûtumé de me ſervir, graces au Ciel, avec ſuccez, & je ne voit pas qu'il en faille davantage, pour venir à bout de la diſſipation du feu qui brûle le ſang, & de la répa-
ration de ſes eſprits. Autant

de Médecins qui ont eu differentes idées de ce feu, ont ordonné des differents remédes pour l'éteindre ; je n'en ſuis pas ſurpris, puiſque le principal indicant eſt la cauſe de la maladie. Galien ne ſe ſervoit que *de la Theriaque* & du *bol Armenien*, pour la guériſon de la peſte ; s'il affectoit le petit nombre de remédes, il auroit, à mon avis, mieux réüſſi d'emploïer le vin à la place du bol ; mais il enviſageoit cette maladie autrement que moi, & il attribuoit à ce bol, de ſi grandes vertus contre la malignité, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il voulut le joindre avec la Thériaque, pour ſubju-

guer ce monſtre. Et moi n'eſtimant pas cette terre ſi vertueuſe à cet effét, je retiens de cette pratique ce que j'en crois bon, qui eſt la Thériaque, & je rejette le reſte.

Je n'ai pû m'empêcher de dire ce mot de la pratique de Galien, quoique j'euſſe reſolu de ne parler que de la mienne. Et ç'a été principalement, pour détromper par le procedé de cet illuſtre Auteur, ceux qui s'imaginent, qu'on ne ſçauroit venir à bout des fiévres malignes, que par un grand nombre de remédes differents. Les raiſons que j'ay données pour appuïer un contraire ſentiment, jointes

à cette autorité, commenceront à les tirer de cette prévention, & l'ordre avec lequel je va marquer, qu'il faut ſe ſervir des diaphorétiques, des cardiaques, & des purgatifs, leur perſuadera que c'eſt le parti à prendre, pour ſortir les malades d'affaire, *citò*, *tutò*, & *jucundè*.

Réglons premierement le regime, nous viendrons aprés aux remédes. Et puiſque les malades ſont foibles, par la diſſipation de la partie ſubtile du ſang, faiſons en ſorte, que leurs alimens ſoient ſpiritueux & liquides, afin que le chyle, qui en proviendra, & qui doit paſſer dans la maſſe,

ſerve promtement à reparer la perte des ſes eſprits, & à contribuer par ſa ſubtilité, à y entretenir une aſſez grande effervescence, pour expulſer les parties du feu des Aſtres, qui continuent de la bruler.

Ces alimens doivent donc être, à mon avis, des bons boüillons, dont on leur donnera une priſe mediocre de trois en trois heures; je n'en régle pas preciſément la doſe, parce qu'elle doit être diverſifiée, augmentée, ou diminuée, ſur la differente conſtitution & état des malades. Qu'on ne les faſſe, ni trop épais, ni trop conſommez; car ils embarraſſeroient les parties des

diaphorétiques, qui doivent leur être donnez dans l'intervalle de l'un à l'autre, fourniroient plus grande quantité de soûfre que d'esprits au sang, & augmenteroient conséquemment son incendie, & la dissipation des esprits.

Pour garder quelque régle, & une juste mediocrité, dans la compositiõ de ces boüillons, il faut de trois livres de bon mouton, & la moitié d'un chapon, ou d'une poule, en faire six, d'environ six onces chacun, pour ceux qui seront d'une mediocre constitution, & qu'on augmente, on diminue la dose à proportion que la constitution est au

deſſus, ou au deſſous de la mediocrité que j'ay ſuppoſée. Et afin que la nouriture ſerve en même tems de reméde, qu'on mette dans le pot quand le boüillon ſera à demi fait, deux onces *de raſure de corne de cerf*, liée dans un noüet, & que ce noüet reſte ſuſpendu, juſqu'à la parfaite coction de la viande. Je fais outre cela quelquefois ajoûter *une vipére fraiche* ou ſeche ſur la fin de la coction, pour ceux particulierement que je vois être fort charnus, afin d'aider plus fortement la tranſpiration.

On doit par la même raiſon mettre un ſemblable noüet dans le pot de la ti-

zane, à laquelle on pourra ajoûter quelque peu *de bon vin*, quand le malade voudra boire: c'eſt un des meilleurs Cardiaques que nous aïons, le plus analogue au ſang, le plus agréable preſque à tout le monde, le plus ordinaire, & à plus juſte prix, & je doute s'il étoit auſſi rare que le bezoard, Oriental, ſi on ne le préféreroit pas à cette pierre: auſſi en entre t'il bonne quantité dans la compoſition de ces deux grands Antidotes, *le Mithridat & la Thériaque.*

Si le malade a en averſion le gout ou l'odeur du boüillon, on y pourra faire boüillir à chaque priſe, une poignée de

feüilles *de bourrache, ou de cicorée*, ou bien de celles *de baſilic, de ſcorzonére, de meliſſe, ou de ſcabieuſe.*

Comme le feu qui brûle la maſſe du ſang agit inceſſamment; & qu'il ſe fait une continuelle diſſipation de ſes eſprits, il eſt neceſſaire de donner ſouvent au malade, outre les boüillons, dequoi reparer cette partie ſpiritueuſe, & entretenir une aſſez grande fermentation dans le ſang, pour en chaſſer les parties igneés; c'eſt pourquoi dans l'intervalle, d'un boüillon à l'autre, on doit lui faire prendre trois ou quatre cuillerées de cette potion:

Diſſolvez dans ſix onces d'eau de ſcabieuſe, ou

celle de chardon benit, *une dragme de Mithridat ajoûtez y demy dragme de la chair de vipére, autant du ſel d'abſynthe, & une cuillerée d'eau de canelle.* Et ſervez vous de cette potion de la façon que je viens de le dire, prenant ſoin de remuer la fiole où elle ſera contenuë, un moment avant que d'en donner, afin que la poudre qui ſera au fond ſe méle avec l'eau.

Pour augmenter conſidérablement deux fois par jour cette réparation de la partie ſpiritueuſe du ſang, & en même tems ſon mouvement, diſperſer les parcelles du feu des Aſtres qui le brûle, procurer la tranſ-

piration, & par ce moïen, mieux que par toute autre voïe imaginable, les diſſiper & mettre déhors, qu'on donne ſoir & matin une heure & demi aprés le boüillon, la potion ſuivante, à la place des cuillerées de l'autre.

Diſſolvez dans quatre onces d'eau de chardon benit ou de ſcorzonére, une dragme de bonne & vieille Thériaque, un ſcrupule de ſel volatil de vipére, & demi ſcrupule de bezoard mineral, ou d'Antimoine diaphorétic.

En quelle ſaiſon que ce ſoit, il faut pour aider l'action de ces remédes, que le malade ſoit aſſés couvert, ſans pourtant le ſurcharger

Il arrive quelquefois, que l'uſage des cardiaques & des diaphorétiquès augmente la fiévre & la chaleur, mais il ne faut pas s'en alarmer; on doit au contraire en bien préſumer ; car c'eſt une marque qne les remédes agiſſent efficacement, & pourveu que les forces ſe ſoûtienent, cette exaltation venant aprés l'uſage des remédes ſuſdits, il y a lieu d'eſperer qu'ils diſperſeront & diſſiperont les parties du feu qui brûle le ſang.

Les évacuations ſalutaires ſont ordinairement précedées de quelques facheux momens, ce ſont les ſuites de cette vigoureuſe

efferveſcence requiſe pour l'expulſion de ce qui eſt nuiſible. Hippocrate prédit une nuit fatigante à ceux qui doivent faire criſe le lendemain, leur promét la nuit d'aprez douce & agréable. Il dit ailleurs que quand on agit avec fondement, ſi l'évenement ne répond pas à l'intention, il ne faut pas ſe rebuter ni changer de maniére; mais bien perſiſter, ſi la raiſon de ce procedé eſt toûjours la même. Tenons nous-en là dans la cure des fiévres malignes, le ſuccez ne démentira pas ſes promeſſes, & l'on verra tout calmer, par la ſcontinuation de ce qui paroiſſoit avoir tout effarouché.

Aphor. 13. ſect. 2. & lib. 1. popul. morbor. ſect. 2.

Aphor. 52. ſect. 2.

Cependant ſi le malade n'a pas le ventre libre qu'on lui donne de deux jours l'un le clyſtere ſuivant.

Dans une livre de la décoction ordinaire des clyſteres, emolliante & laxative, diſſolvez une once & demi de catholicum fin, & autant de miel mercurial ou roſat.

Ces lavemens vuideront quelques impuretés, qui peuvent être contenües dans les premieres voyes, & introduiront quelques parties purgatives dans la maſſe, qui aideront à l'excretion de la matiere torrefiée & cinereuſe, qui eſt la ſuite & la production de ſon embraſement.

Aprés que le malade au-

ra uſé trois ou quatre jours des cardiaques, & diaphoretiques cy-deſſus preſcrits, on lui donnera cette potion purgative.

Prenez des feüilles de ſenné Oriental, deux dragmes, de bonne rubarbe une dragme, coupée menu, demy dragme de ſemence contre les vers. Faites infuſer le tout ſur les cendres chaudes, dans un bon verre de la décoction de feüilles de bourrache, ou de cicorée; diſſolvez dans l'expreſſion une once de manne de Calabre; recoulés le tout, & ajoûtez y deux dragmes des tablettes diacarthami, avec une once de ſyrop roſat compoſé.

S'il y a quelque irritation dans le bas ventre, diſſolvez avec

avec la manne, à la place des tabletes, une demi once de caſſe recemment extraite.

Cette médecine ne doit du tout point changer l'ordre des remédes ci-devant ordonnez; qu'on donne un boüillon deux heures aprés cette potion purgative; qu'ont continuë à lui en faire prendre de trois en trois heures, & dans l'intervalle, les cuillerées de la potion cordiale, qui aidera l'action des purgatifs. Le ſoir ſa potion ordinaire, dans la ſuite la même choſe qu'auparavant. Et aprés avoir ainſi continué deux ou trois jours, qu'on reitére la purgation, ſans emploïer

jamais pour cela, aucun reméde violent, crainte de diſſiper les eſprits qui reſtent dans la maſſe du ſang, en l'agitant impetueuſement, d'y exciter un mouvement contraire au naturel, & d'empêcher la tranſpiration ; ce que les benins ou mediocres purgatifs ne ſçauroient faire.

Aprés cette ſeconde purgation, qu'on réïtere les potions cordiales & diaphorétiques, & ſi les malades ſont plus abbatus, qu'on leur en donne un peu plus largement, & frequemment; qu'on ſe ſerve même des epithémes ſolides ſur le cœur, & l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; que l'on faira

avec la Thériaque ou le Mithridrat, y ajoûtant un ſcrupule de camphre : car par le moïen de ces applications, ce qu'il y a de plus ſpiritueux dans ces remédes, s'inſinuera dans ces parties, & dans le ſang, contribuera à reparer les forces ; & à aider la tranſpiration ; à quoi ſerviront auſſi les animaux, qu'on a coûtume d'appliquer en pareilles occaſions.

Si les malades ont du rebut pour les potions cordiales & diaphorétiques, & s'accommodent mieux du bon vin, il faut le leur ſubſtituer, diſſoudre avec, ſoir & matin, une dragme de Thériaque, & s'en ſervir

entre deux boüillons à cuillerées, aprés y avoir diſſout quelque peu de Mithridat, plus ou moins, ſuivant la néceſſité.

En cas que la trãſpiration fût difficile à procurer au malade, à cauſe de la denſité du cuir, ou par ce qu'il eſt fort charnu, & la ſaiſon froide, il faut lui faire appliquer des véſicatoires en pluſieurs parties, notamment aux vertébres du col & du dos, & aux bras ſur les muſcles de litoides, ſurtout ſi la teſte ſouffre beaucoup, car par ce moïen on la debarraſſera, en donnant une plus grande & aiſée iſſuë au feu qui en eſt cauſe. Mais on doit prẽdre garde,

de ne faire pas ces applications, ſur les parties voiſines de la veſſie, de peur qu'il n'y ſurvienne une inflammation; car l'expérience a fait connoître, que les cantarides y font ce mauvais effét; s'il y a néanmoins quelque raiſon particuliére, d'en mettre proche; il eſt bon pour prévenir ce fâcheux accident, de méler à l'emplâtre veſicatoire, de la ſemence *d'ameos* en poudre, que l'õ aſſure être le ſeul, & ſeur correctif de la mauvaiſe qualité de ces mouches.

La diſpoſition du ſang à ſe coaguler dans les fiévres malignes, fait qu'il y a ſouvent complicatiõ des grandes maladies, comme la fré-

neſie, l'hémorragie, l'eſquinancie, la pleureſie, la peripneumonie, & la dyſenterie, s'y joignent bien de fois. Et quoique la ſaignée ne peut alors convenir directement dans cét état du ſang; elle le peut néanmoins en ce que, la circulation étant en quelque façon interrõpuë, à cauſe que quelques unes de ſes parties, étans figées dans des petits vaiſſeaux, il ſe fait dans ces endroits une impulſion violente, par le ſang qui eſt porté au voiſinage & ne peut ſe faire paſſage : La douleur, l'inflammation & la ruption de ces vaſes, en ſont les ſuites, & de plus les eſprits du ſang ſe ramaſſans,

& uniſſans pour reavoir la liberté du mouvement ordinaire, excitent dans la maſſe des éffervescences impetueuſes : de ſorte que pour remédier à ces deſordres on ne doit pas héſiter d'ordonner la ſaignée, avec plus de mediocrité qu'on ne la pratique; une ou deux, de ſept à huit onces chacune, deſempliront ſuffiſamment les vaiſſeaux, pour modérer cette fougue; & en vuider davantage, eſt un moïen, de diſſiper conſidérablement ſes eſprits, & augmenter ſa diſpoſition à la coagulation ; qu'on ne peut douter, proceder du manque de cette partie ſpiritueuſe. Auſſi ne doit-on pas

discontinuer l'usage des potions cordiales diaphoretiques, pour spiritualiser cette masse du sang, dans le même tems qu'on travaille à en arréter l'impetuosité.

Je parlerois plus au long de ces maladies, si je n'avois dessein d'en faire, Dieu aidant, un Traité, pour montrer qu'on saigne excessivement les malades : Ce que je viens de dire doit suffire pour le present ; & ce que j'ai écrit de la curation du charbon sur la fin du Chapitre precedant, me dispensera d'en dire davantage. Voïons ce qu'il y a à faire aux parotides & aux bubons.

Le grand remède à ces

tumeurs eſt l'ouverture, parce que les glandes où elles viennent, ne ſont pas aſſez ſpacieuſes, pour contenir toute l'humeur qui y eſt portée & s'y arrête. Il ſurvient de là de tres-facheux inconveniens, la putrefaction & gangréne de la partie, le reflux de la matiére, & ſouvent la ſuffocation du malade: c'eſt pourquoi au commencement de ces tumeurs, au lieu de ſe ſervir de repercuſſifs, il faut les attirer par toute ſorte de moïen. Qu'on y applique deſſus *l'emplâtre de diachylum avec les gommes, ou le divinum*, une ventouſe, ſi ces emplâtres ne font pas l'effét qu'on ſouhaite, &

que la partie puiſſe la recevoir : Et dez que la tumeur paroîtra ſuffiſamment, qu'õ y mette deſſus un cautére potentiel, qui par ſa chaleur faira dilater la partie & la matiére, & la diſpoſera à la ſuppuration ; Et quand l'eſcarre ſera aſſez profonde, qu'on y faſſe une ouverture à l'endroit convenable, & qu'on y introduiſe une tente.

Que ſi la matiére à raiſon de ſon épaiſſeur & de ſa viſcoſité ne ſuppure que lentement & difficilement ; pour procurer la ſuppuration, qu'on faſſe un cataplâme *de la pulpe d'oignon de lis*, cuit au four, ou ſous les cendres chaudes, avec *la*

farine de féves, celles *de ſemences de lin, & de fenugrec*, parties égales, avec l'oximel & *l'huile de camomille*, par égale portion, en ſuffiſante quantité, pour incorporer le reſte enſemble; & le reduire à la conſiſtance néceſſaire.

Qu'on ſe ſerve pour induire la tente, & couvrir le plumaceau, d'un digeſtif ordinaire, auquel on ajoûtera quelques gouttes *d'huile de therebinthine*, & la *poudre de myrrhe & d'aloë*, dont je ne ſpecifie pas la quantité, parce que cela dépend de l'exigence du cas, lors qu'il y a ſur tout une diſpoſition à la grangréne, & qu'il n'y a ni Chirurgien,

ni Apoticaire qui ne puiſſent régler cela.

Cependant, que l'on continue toûjours, les remédes cardiaques & diaphorétiques, ſuivant l'ordre que j'ay préſcrit. Je ne dis rien des autres ſymptomes, on en viendra à bout par le même ſecours, moïennant l'aſſiſtance du Ciel, ſans laquelle tous les projéts des hommes ſont vains & inutiles.

FIN.